

Le journal en ligne gratuit des Charentais d'ici et d'ailleurs.

Le Boutillon des Charentes



N° 76 Mai – juin 2021

Un dessin de Jean-Claude Lucazeau



Extrait de « Les Saintongeais font de la résistance »
(Nouvelles éditions Bordessoules)

Amis lecteurs et amies lectrices, cela fait plus d'un an que ce satané virus nous pourrit la vie. Pour oublier cette période difficile, il n'y a rien de mieux que la lecture, et votre Boutillon arrive à point. Car en plus de notre journal, nous vous proposons de nombreux ouvrages de qualité.

Tout d'abord, le livre de Jacques Dassié, aux éditions du Croît vif, « Merveilleux habitants de nos jardins ». Jacques Dassié est surtout connu pour ses photos aériennes qui ont permis de découvrir de nombreux sites historiques cachés dans le sol. Là, il a photographié les petites bêtes qui peuplent son jardin : des photos magnifiques, et des textes pleins d'humour. C'est Michelle Peyssonneaux qui nous présente ce livre, page 20.

Si vous aimez lire, prenez contact avec Christian Robin, à Saintes (page 18). Christian est à la fois écrivain et éditeur. Sa maison d'éditions est Koikalit. Il vous propose des ouvrages variés à des prix très abordables. Téléphonnez-lui, écrivez-lui, allez le voir, il se fera un plaisir de vous présenter sa collection.

Enfin, un nouvel album de Tintin a été traduit en patois charentais : « Le temple du soleil ». Édition « collector » de 1 000 exemplaires (voir page 17).

Et bien sûr, si vous aimez lire, votre Boutillon vous propose des articles variés. Des faits historiques, la fin de la nouvelle de Jean-Bernard Papi, et des histoires en saintongeais.

Bonne lecture. Vous pouvez toujours naviguer sur notre site internet, <http://journalboutillon.com> et notre page Facebook <https://www.facebook.com/journalboutillon> pour consulter les Boutillons précédents.

Restez prudents et masqués !

Pierre Péronneau (Maït' Piârre)

Sommaire

		Pages
Clovis, roi des Francs : qu'est-il venu faire dans notre région ?	Pierre Péronneau (Maït' Piârre)	3
Aliénor, Mélusine, et la mythologie poitevine	Jean-Jacques Bonnin	8
L'affaire Marcus (troisième et dernière partie)	Jean-Bernard Papi	12
Le coin des poètes	Cécile Négret Ludovic Charpentier	16
Un album de Tintin en charentais : « Le temple du soleil »		17
Les histouères à Pierre Dumousseau	Pierre Dumousseau	17
Les patoisants d'aneut : Dominique Porcheron		17
Les éditions « Koikalit » de Christian Robin		18
Topoguide Tour Charente VTT		19
Un livre à vous conseiller	Michelle Peyssonneaux	20
Kétoukolé	Joël Lamiraud (Jhoël)	20
Un peu de vocabulaire	Pierre Péronneau (Maït' Piârre)	23
Des textes inédits	Henri Octave Jousseume	24
Deux histoires peu connues de Goulebenéze		25
Nout' promier goret	La vèye Élie	26
Les bourrins	Pierre Péronneau (Maït' Piârre)	27

Clovis roi des Francs : qu'est-il venu faire dans notre région ?

Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

Notre pays, Aunis, Saintonge, Angoumois et aussi le Poitou, a de tous temps été une terre de passage, entre la France du nord et celle du sud. En l'an 406, on assiste à un déferlement de peuples germaniques qui viennent briser la « pax romana ». Le « seuil du Poitou » mérite bien son nom. La venue de Clovis n'est donc pas une surprise.

Les Wisigoths

En 418, ce sont les Wisigoths qui arrivent, installés par l'Empereur comme auxiliaires de l'Empire, dans le but d'assurer la sécurité de l'Aquitaine : un traité d'alliance, ou « *fœdus* », a en effet été signé entre l'Empereur romain d'Occident, Flavius Honorius, et le Roi des Wisigoths Wallia. Les Wisigoths viennent donc, en principe, sans esprit belliqueux, et leur installation s'est réalisée sans heurts notables dans notre région. Ils sont surtout installés dans le sud de l'Aquitaine, avec pour capitale Toulouse. Ils se mélangent peu avec les populations autochtones, et ont d'ailleurs laissé peu de traces dans la toponymie locale.

Ils nomment des représentants, les « Comes », dans les différentes parties du territoire, qui plus tard deviendront les Comtes. Pour la Saintonge nous connaissons Namatius, qui avait la charge de défendre le territoire contre les incursions, par mer, des Saxons.

Pendant cette période, nos trois provinces d'Aunis, Saintonge et Angoumois connurent une paix relative. L'ordre social était maintenu, en accord avec les grands propriétaires terriens gallo-romains. L'occupation était surtout militaire, avec l'implantation de garnisons dans les principales villes.

Mais le calme ne dura pas, car les Wisigoths souhaitaient étendre leur territoire. Le roi Euric (466-484), fils de Théodoric 1^{er}, rompt le *fœdus*. En 475, il se fait concéder officiellement par Julius Nepos l'Aquitaine première, la Narbonnaise première et l'Hispanie.

Le principal obstacle à la bonne entente entre les notables gallo-romains et les Wisigoths était de nature religieuse. Les premiers étaient chrétiens, catholiques, alors que les seconds étaient ariens (1). Euric veut imposer l'arianisme. Il persécute les Chrétiens, et laisse vacants les évêchés au décès de leur pasteur : il en est ainsi de Poitiers, Saintes et Angoulême. Alors les notables gallo-romains se tournent vers le Roi franc Clovis, converti depuis peu au christianisme.



Clovis

Clovis (2) est le fils de Childéric 1^{er}, roi des Francs saliens et de la reine Basine de Thuringe. Il est né à Tournai vers 466. Chef militaire, il accroît considérablement le territoire du petit royaume des Francs saliens, dont il hérite à la mort de son père Childéric, pour finir par unifier une grande partie des royaumes francs. Il fait partie de la lignée des Mérovingiens.

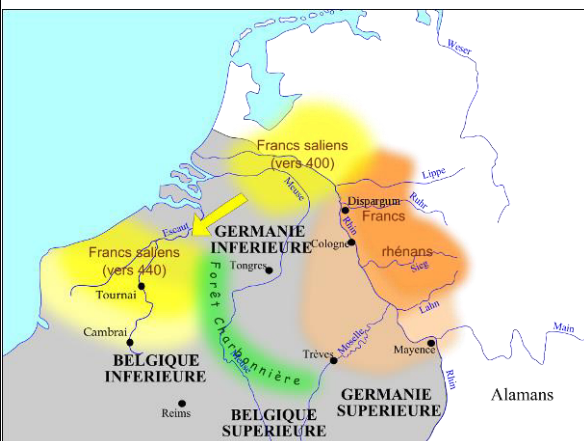
Son règne est surtout connu par la description qu'en fit Grégoire de Tours, évêque gallo-romain dont *l'Histoire des Francs* est riche d'enseignements, mais s'accompagne d'un manque de précision et de cohérence historique. Les éléments de la vie de Clovis ne sont pas connus de manière certaine et leur « habillage » est le plus souvent suspect. Néanmoins, il est considéré dans l'historiographie comme un des personnages les plus importants de l'histoire de France.

L'appel à l'aide des notables gallo-romains est une aubaine pour Clovis. Chasser les Wisigoths lui permettra d'agrandir son domaine et d'acquérir une renommée qui imposera la crainte à ses ennemis. Mais avant cela, il lui faut d'abord « préserver ses arrières » en contractant des alliances, afin d'éviter d'être attaqué par le nord et

l'est. Car le déclin de l'Empire romain a permis l'installation de royaumes barbares indépendants, cherchant à s'étendre au détriment de leurs voisins.

Les Francs occupent surtout le nord, notamment dans l'actuelle Belgique. Les Wisigoths, on l'a vu, se sont implantés en Aquitaine et en Espagne. Les Burgondes sont établis à l'est de Lyon sur un espace qui s'étend de Langres à la Durance. Les Bretons, fuyant leur île, se sont installés en Armorique. En Italie, on trouve les Ostrogoths du roi Théodoric le Grand, qui tient sa cour à Ravenne.

Clovis commence à nouer des alliances matrimoniales. Il s'allie à ses « cousins » les Francs Rhénans (ou Ripuaires), en épousant, vers 486, une princesse de leur rang (3), dont il aura un fils, Thierry (ou Théodoric).



Vers 493, il lie une alliance avec les Burgondes, en abandonnant sa première épouse pour prendre pour femme Clotilde, nièce du roi burgonde Gondobaud. C'est elle, d'après Grégoire de Tours, qui fera convertir Clovis, ses sœurs ainsi que toute son armée. Dans le même temps, Audoflède, sœur de Clovis, épouse le roi des Ostrogoths Théodoric. Ce jeu d'alliance lui permet d'être protégé d'une attaque des Burgondes et des Ostrogoths.

En 496, il gagne définitivement la fidélité des Francs Rhénans, en levant une armée pour les défendre contre les Alamans, qu'il défait à la bataille de Tolbiac et qu'il repousse jusqu'aux rives du Danube. Théodoric lui écrit pour lui demander d'accorder la vie sauve aux rescapés de la bataille.

Clovis mène plusieurs batailles, qu'il gagne, et incorpore à son armée une partie des troupes vaincues, ce qui ne sera pas superflu pour lutter contre le roi des Wisigoths Alaric II (4).

En 496 et en 498, Clovis mène deux raids dans le territoire wisigoth. Il s'empare de Bordeaux, puis certainement de Saintes, avant que ces deux cités ne soient reprises par Alaric.

En l'an 507, les troupes sont prêtes à s'affronter. L'ennemi le plus important, Théodoric le Grand, roi des Ostrogoths, est cloué en Italie par crainte d'une attaque de l'Empereur d'Orient Anastase, avec lequel il est en conflit.

La bataille de Vouillé

Clovis tâte d'abord le terrain en occupant Tours, enjeu spirituel (c'est la cité de Saint Martin) mais surtout géographique (c'est la tête d'une province importante, la troisième lyonnaise).

Il s'agit pour lui d'une occupation pacifique, de libération en quelque sorte. Il promulgue un édit interdisant le pillage, ce qui lui permet de gagner la confiance des habitants : « par respect pour Saint Martin, personne ne doit prendre aucun aliment, sauf de l'herbe et de l'eau ».

Le roi franc a voulu tester la capacité de réaction de ses adversaires. Théodoric tente de rameuter les rois des autres peuples (Burgondes, Thuringiens, Vandales ...), mais personne ne répond à son appel. La voie est libre.

L'armée de Clovis est grossie par des contingents provenant des Armoricains, avec lesquels il a signé un accord, des Francs rhénans, et de légions romaines abandonnées par l'Empire. Elle est prête au combat.

Alaric a installé son camp à l'ouest de Poitiers. La bataille a lieu vraisemblablement à Vouillé, à dix mille de Poitiers, vers le milieu de l'année 507.

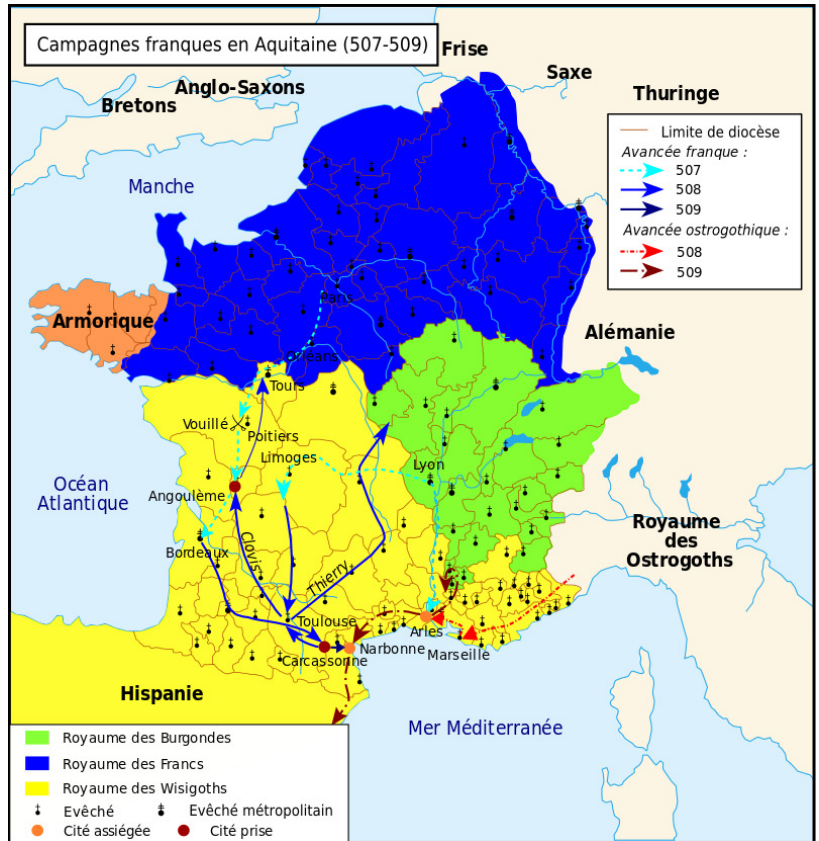
Dans l'armée franque, on a l'habitude de recevoir les commandements en latin, à la romaine. Au moment de la charge, l'officier crie : *parate* (prêts) ; un autre lance : *adjuta* (aide-nous) ; et toute l'armée crie : *Deus* (Dieu). Daniel Duverger, dans « Les cahiers de la mémoire du pays de Matha n° 3 », écrit :

« La tactique des armées franques qui, à la différence des Wisigoths utilisent peu de chevaux, consiste à disposer face à l'ennemi une première ligne, formée de combattants fantassins porteurs de longues lances, protégés par un bouclier, puis une deuxième ligne de lanceurs de francisques à double tranchant. Quand le contact est établi avec l'ennemi, la première ligne, sur un ordre donné, s'entrouvre et laisse la place aux porteurs de francisques qui lancent leur arme en la faisant tourner sur elle-même ; cette tactique cause une déroute immédiate dans les rangs ennemis, même s'ils sont formés de cavaliers comme le sont les Wisigoths ».

La bataille fut longtemps indécise, et le nombre de cadavres fut impressionnant. Mais lors d'un retrait de cavalerie, les Wisigoths battirent en retraite. Clovis se lança à leur poursuite et tua lui-même Alaric. Cette victoire eut un retentissement considérable dans le monde chrétien.

Les Francs occupent l'Aquitaine

Après la bataille, les Wisigoths se replient en Espagne. Clovis s'empare sans résistance de Poitiers puis de Saintes. Il se dirige vers Angoulême et assiège la ville. Mais celle-ci, bien protégée par ses remparts, résiste. Alors il laisse une garnison à proximité et se dirige vers Bordeaux, qu'il soumet, et Toulouse, où il s'empare du trésor des Wisigoths. Il poursuit jusqu'à Carcassonne, accompagné de son fils Thierry, où il rejoint ses alliés burgondes qui profitent de la situation pour agrandir leur territoire en prenant Narbonne et sa région.



Clovis va passer l'hiver à Bordeaux. Il écrit aux évêques d'Aquitaine pour leur demander de faire le tri parmi les prisonniers de guerre afin de libérer ceux qui n'étaient ni Wisigoths ni collaborateurs d'Alaric.

En 508, il retourne à Saintes. Il y rencontre l'évêque Trojan, avec lequel il va prier à Saint Eutrope. Il fait de nombreux dons, nous dit Grégoire de Tours, grâce au trésor ramené de Toulouse.

Puis, accompagné de Trojan, il file sur Angoulême qui résiste toujours. La ville tombe enfin. Voici ce que raconte Grégoire de Tours :

« ... Il arriva à Angoulême. Le Seigneur lui fit une telle grâce que, à sa vue, les murs s'écroulèrent d'eux-mêmes par la prière de Saint Trojan qui était avec lui. Il fit construire deux églises, une à Saint Cybart l'autre à Saint Ausone ».

Cela montre à quel point Grégoire de Tours donne une grande importance au baptême du Roi : c'est parce qu'il a reçu le baptême que Dieu est de son côté (5).

Clovis fait d'Angoulême, protégée par ses remparts, une importante ville de garnison. Arrivé à Tours, il fait de nombreux dons, en remerciement, à l'église Saint Martin. Puis il reçoit de l'Empereur Anastase, depuis Byzance, une lettre le nommant consul honoraire, une haute dignité qui l'intègre à l'Empire romain et lui permet d'avoir l'appui des aristocrates gallo-romains.

Pour organiser son royaume, Clovis s'appuie sur deux piliers : les « Comes » et l'église.

Les « Comes »

Clovis reprend cette organisation provenant de l'Empire romain puis des Wisigoths. Les « Comes » (futurs Comtes) sont les représentants, dans chaque « pagus » (6), de la royauté franque dans les domaines civils et militaires. Ils sont choisis, au départ, dans l'aristocratie franque. Saintes et Angoulême, qui sont deux « pagi » distincts, ont chacun un Comte dont nous ignorons le nom.

Saintes et Angoulême sont, à cette époque, les agglomérations les plus importantes dans notre région. Cognac et Saint Jean d'Angély sont loin d'avoir leur taille.

L'église

Après avoir été contestée par les Wisigoths, l'église est devenue un des piliers de la société, avec la conversion de Clovis, de ses sœurs (Alboflède, Lantilde et Audoflède) et de son armée. La christianisation, surtout implantée dans les villes, comme Saintes ou Angoulême, commence à gagner la campagne. Quelques ermites sont installés loin des agglomérations et facilitent les conversions : par exemple Eparchius, près d'Angoulême, qui serait à l'origine de la construction de l'abbaye de Saint Cybard.

Les évêques accroissent leur patrimoine foncier en recevant des dons importants offerts par des aristocrates, et des « alleu » de la part de propriétaires fonciers.

Que reste-t-il de la présence des Francs dans notre région ?

Depuis Tours, Clovis part pour Paris afin d'en faire sa capitale. Son fils Thierry, qu'il associait aux affaires, vient le rejoindre. L'organisation des « comes » lui permet de garder le contact avec les territoires conquis.

De nombreux cimetières mérovingiens ont été découverts et fouillés dans nos départements charentais, ce qui nous a permis de comprendre le degré d'implantation des conquérants francs. Un exemple, celui de Herpes (commune de Courbillac), entre Angoulême et Matha (carte page suivante).

C'est Angoulême, et non Saintes qui fut choisie pour y laisser une garnison militaire, compte tenu de sa situation élevée entourée de remparts. Daniel Duverger écrit :

« Aux plus anciens de ses militaires il (Clovis) fait accorder, à titre de bénéfice précaire, un lopin de terre à cultiver à charge, pour le réserviste ainsi doté, de reprendre du service en cas d'urgence ».

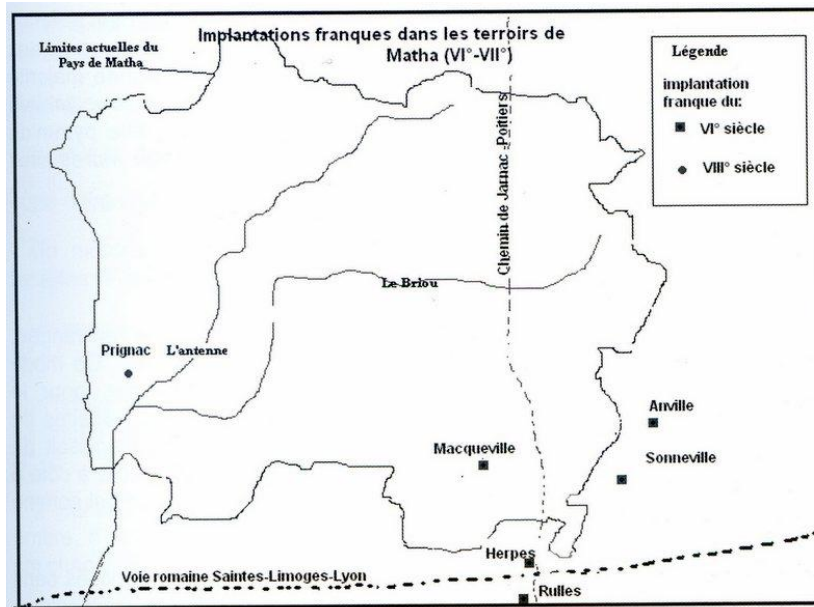
Une colonie de guerriers est donc chargée de cultiver des terres autour de Macqueville, Bréville et Anville. Pour certains historiens, ces localités seraient d'origine franque, et le nom viendrait de l'ancien propriétaire : Macco pour Macqueville, Emmo pour Anville, Bladher pour Bréville. D'autres historiens contestent cette interprétation.

Les Francs parlaient le francisque, alors que les gallo-romains parlaient une langue latine déformée par les parlers populaires, proche de la langue d'oc. Mais ces différences n'ont pas empêché les rapprochements et les colons prirent femmes parmi la population locale. C'est ce que montrent les fouilles effectuées dans le cimetière d'Herpes.

C'est Philippe Delamain qui découvrit le site en 1886. Le cimetière est implanté à la jonction du chemin romain de Jamac à Brioux et de la via Agrippa. Y sont enterrés environ 1 800 guerriers francs, avec leurs femmes et leurs enfants. Des armes ont été retrouvées à côté des guerriers : sacramasaxes (poignards), lances, francisques. Les corps des femmes sont ornés de bijoux d'origine franque. Mais on a également retrouvé des objets pour travailler la terre ou pour pratiquer l'artisanat. Les soldats se sont transformés en agriculteurs et en artisans.

Les corps sont enterrés à même le sol, sans cercueil ni sarcophage, prouvant ainsi qu'il ne s'agit pas de militaires de haut rang. Quant aux bijoux, ils ne sont pas de très grande qualité.

Il est important de constater que les corps sont disposés les pieds à l'est, comme il sied aux chrétiens, ce qui montre bien que l'implantation durable des guerriers francs sur notre territoire a permis le développement de la christianisation dans nos campagnes.



Carte extraite de l'ouvrage « Les cahiers de la mémoire du pays de Matha » n° 3

Clovis a éliminé ou fait assassiner tous les héritiers mâles de sa famille plus ou moins lointaine, afin d'être certain qu'après sa mort, conformément à la loi salique, le royaume soit partagé uniquement entre ses fils : Thierry, issu de son premier mariage, Clodomir, Clotaire et Childebart, enfants de Clotilde. Un bon chrétien qui applique à sa manière le principe « Aimez-vous les uns les autres » !

À la mort de Clovis, en 511, le partage est effectué. La plus grosse part (région rhénane et Champagne) va à Thierry. Clodomir reçoit la vallée de la Loire, Childebart la future Normandie et Clotaire le nord de la Gaule. Et l'Aquitaine ? Apparemment personne n'en veut, compte tenu de la turbulence de la population : alors, elle est partagée entre les quatre royaumes.

Les quatre frères, au gré des circonstances, vont s'allier ou tenter de s'entretuer. Ils vont s'allier pour poursuivre les conquêtes de leur père : le royaume burgonde, en 534, et la Provence, en 537, tombent entre leurs mains. Ils vont chercher à s'éliminer les uns les autres, pour accroître leur domaine.

Ainsi à la mort de Clodomir, en 524, Clotaire et Childebart s'entendirent exceptionnellement pour tuer ses deux enfants orphelins en bas âge, au grand désespoir de Clotilde.

Quelle drôle d'époque ! Les Mérovingiens n'étaient pas des tendres !

(1) *Arianisme : doctrine professée par Arius et ses disciples qui est fondée sur la négation de la divinité de Jésus. Cette hérésie, qui touche un point essentiel de la foi chrétienne, « la divinité de Jésus », a été condamnée par le concile de Nicée en 325.*

(2) *Clovis signifie en francisque : célèbre par ses combats ; la première partie du nom, « Chlod » est identique à celle que l'on trouve dans Clodion (voir page suivante) ce qui montre la parenté entre les deux ; latinisé en « Chlodovechus », cela donna ensuite « Hlodovicus », « Lodoys » et « Louis » ; Clovis serait donc, en théorie, le premier de la lignée des Louis du royaume de France.*

(3) *Nous ne connaissons pas le nom de la première épouse de Clovis ; le nom trouvé sur internet, Evochilde, est sujet à caution.*

(4) *Alaric II a épousé Théodegothe, fille du roi ostrogoth Théodoric le grand ; il espérait donc l'aide de son beau-père avant la bataille de Vouillé.*

(5) *Au début du XIIIe siècle la première enceinte, qui ne couvrait pas la partie sud-ouest de l'éperon, fut complétée par les Lusignan, comtes d'Angoulême. La nouvelle muraille comportait des petites tours rondes, avec trois meurtrières. Une de ces tours est décorée d'une jambe, grossièrement sculptée, en mémoire, dit-on, de la blessure que reçut Clovis en donnant l'assaut à la ville en 508, et la tradition peut bien être dans le vrai. C'est aux alentours de la tour 43 qu'il aurait reçu cette blessure.*

(6) *Le mot latin pagus (au pluriel pagi), traduit par « pays », désigne une unité territoriale romaine inférieure à celle de la civitas. Il est aussi à l'origine du terme « païen », les habitants des pagi ruraux ayant été christianisés plus tardivement que ceux des villes.*

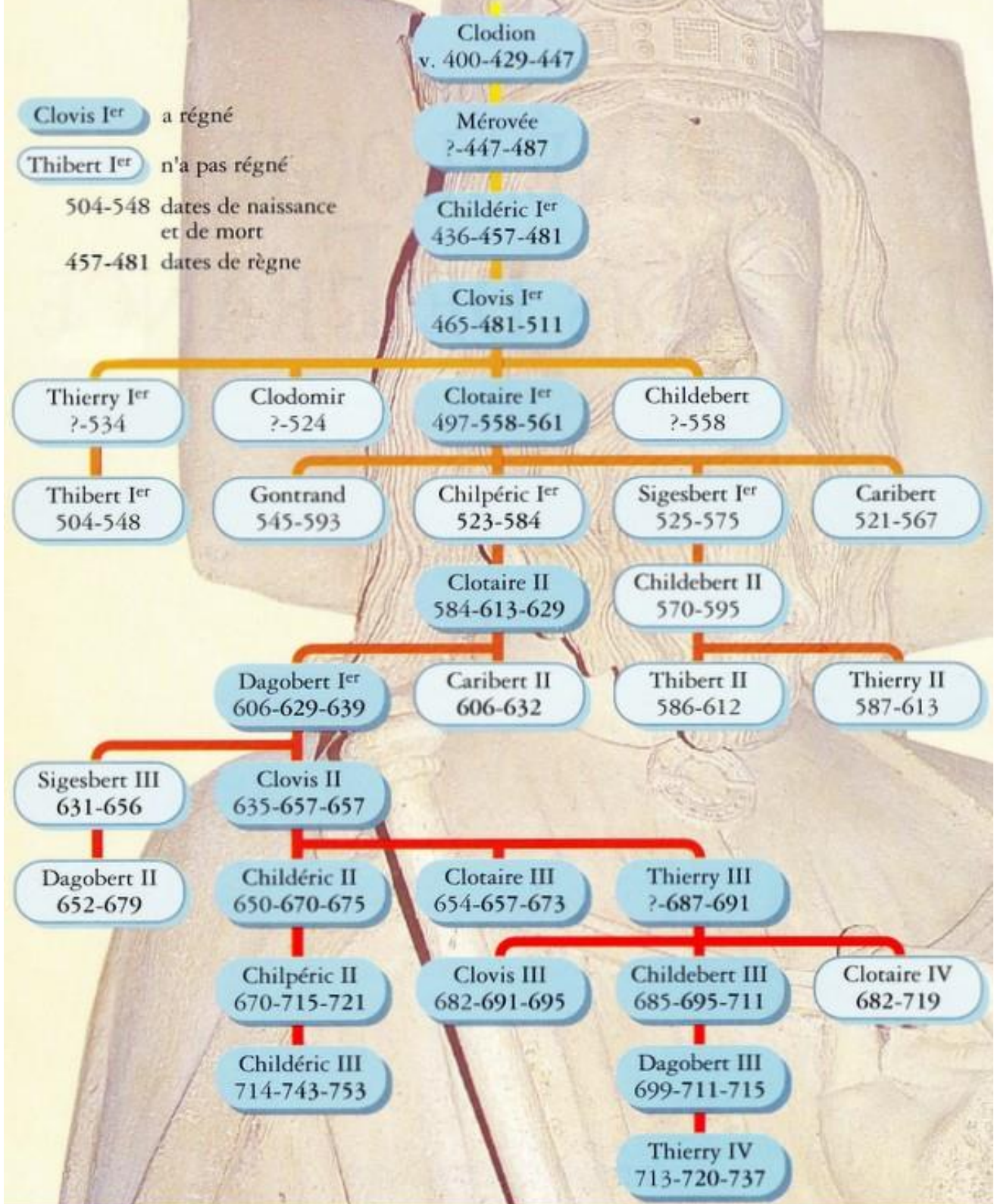
Sources : Clovis de Michel Rouche (éditions Fayard)

Les cahiers de la mémoire du pays de Matha (n° 3)

L'Aunis et la Saintonge des origines à la guerre de Cent ans de Louis Canet

Histoire de l'Aunis et de la Saintonge 1^{er} volume (Geste éditions)

Tableau généalogique simplifié FRANCS ET MÉROVINGIENS (400 - 737)



Extrait de « Généalogie des Rois de France » de Claude Wenzler (éditions Ouest-France) mai 1994
 En bleu foncé, ceux qui ont été rois de tous les Francs (d'Austrasie, d'Austrasie et de Bourgogne). Par exemple Clovis, ou Clotaire 1^{er} à la mort de ses frères.

Aliénor, Mélusine et la mythologie poitevine

Jean-Jacques Bonnin

Notre ami Jean-Jacques Bonnin nous a parlé d'Aliénor d'Aquitaine dans le dernier numéro du Boutillon. Il revient sur cette reine, pour la comparer à une autre légende du Poitou, celle de la fée Mélusine.

Je ne suis pas historien et vous prie de considérer avec indulgence ces quelques propos, que les spécialistes en histoire jugeront peut-être fantaisistes.

Association Mélusine Lusignan :

<http://www.leslusignanetmelusine.fr/index.php/38-les-lusignan/les-figures-celebres/113-les-plantagenets>

Wikipédia :

[https://fr.wikipedia.org/wiki/M%C3%A9lusine_\(f%C3%A9e\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/M%C3%A9lusine_(f%C3%A9e))

Horizons en Vendée :

<http://horizonsenvendee.e-monsite.com/pages/coutumes-et-legendes/melusine.html>

Vienne historique :

<https://tourisme-vienne.com/fr/vienne-historique?slug=la-vienne-historique>

Henri II Aliénor :

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01417377/document>

Documents et études historiques :

<https://www.arbredor.com/ebooks/Melusine.pdf>

Léo Desaires Mélusine ou Merlusine dans la littérature et les traditions populaires

<https://journals.openedition.org/questes/790>

Questes Revue pluridisciplinaire d'études médiévales :

https://www.persee.fr/doc/ahess_0395-2649_1971_num_26_3_422431

Persée Mélusine maternelle et défricheuse

<http://regorm.free.fr/expo/expo.html>

La légende de Mélusine choix d'images et textes

https://www.google.com/url?sa=i&url=http%3A%2F%2Fnoctilus.org%2Fdocuments%2F2013%2F03%2Fdossier-pedagogique-la-fabuleuse-legende-de-melusine-cie-noctilus-theatre.pdf&psig=AOWaw1SmdeKC1Sat_y3sci9AJcp&ust=1607700276695000&source=images&cd=vfe&ved=0CA0QjhxqFwoTCOD0v7Dcw-0CFQAAAAAdAAAAABAI

Dossier pédagogique : **À la découverte de la fée Mélusine**

Ce dernier site est particulièrement riche

Faits et dicts héroïques du noble Pantagruel

« Si ces discours ne satisfont a l'incrédulité de vos seigneuries, présentement (j'entends après boire) visitez Lusignan, Parthenay, Vouvant, Mervant et Pouzauges en Poictou. Là trouverez tesmoings vieulx de renom et de bonne forge, lesquels vous jureront sus le bras de saint Rigomé, que Mélusine, leur première fondatrice, avait corps féminin jusqu'aux boursavits et que le reste en bas estoit andouille serpentine, ou bien serpent andouillique ».*

**terme rabelaisien sans ambigüité...*

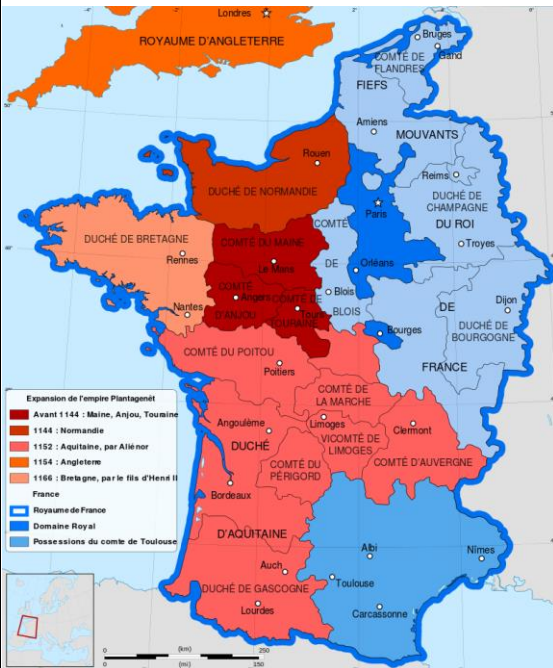
Lorsqu'il écrit ces lignes dans son QUART LIVRE, nul doute que François Rabelais songe aux récits recueillis durant son long séjour dans le Bas-Poitou, chez les Cordeliers de Fontenay-le-Comte d'abord (1520-1524), puis les Bénédictins de Maillezais ensuite (1524-1527). C'est d'ailleurs autour de la célèbre abbaye qu'il a entendu l'histoire fabuleuse de la fée Mélusine. Depuis 1014 en effet, de nombreux pèlerins s'arrêtaient à Maillezais pour y vénérer le bras de saint Rigomer, apporté par l'abbé Théodelin. Les témoins de renom qu'il invoque sont des paysans vivant aux alentours de l'abbaye, voire des moines qui n'hésitent pas à jurer sur l'illustre relique.

<http://fmoreau.recit.free.fr/index.php?ref=MFD4749>



Jean d'Arras-histoire de la Belle Mélusine
Genève 1478, gravure sur bois enluminée à la main

Aliénor



Guillaume X fit donner à sa fille, destinée à devenir duchesse d'Aquitaine, la formation nécessaire pour gérer au mieux son domaine, et développer ses qualités. Dès son tout jeune âge il semble qu'elle ait exprimé des qualités intellectuelles, et affirmé une forte personnalité naissante. Sans oublier non plus le bain culturel et musical dû à la présence des troubadours à la cour ducale, dont elle a bénéficié.

Cette éducation n'était en rien certainement comparable à celle donnée aux jeunes filles de naissance noble, dont l'avenir, pour celles qui n'étaient pas destinées au couvent, consistait, généralement à « filer la laine », gérer éventuellement le « ménage », se comporter en bonne épouse, assurer la descendance, avec tout ce que cela comportait de soumission au « seigneur et maître ».

Lorsqu'elle épouse en 1137 le futur Louis VII, bien que très jeune (mais on ne peut comparer avec les normes contemporains) elle est duchesse en titre depuis le décès de Guillaume Dix en avril de la même année. Avec un duché qui s'étend du Poitou aux Pyrénées, et de la façade Atlantique jusqu'à l'Auvergne, Aliénor se trouve à la tête d'un état plus vaste que le Royaume de France, ce qui rend très ténu le degré de suzeraineté avec le roi de France (et qui crée bien des convoitises).

Le duché n'est pas rattaché à la couronne de France et ne doit l'être qu'au moment du couronnement de l'héritier du trône de Louis qui devient une sorte de « duc consort » (statut comparable à celui du droit

constitutionnel anglais). Aliénor est duchesse régente.

À la mort de Louis le Gros (père de Louis VII), c'est la situation inverse : Aliénor sera reine « consort », Louis, le roi « régnant ». Chacun est donc en principe maître en son royaume ou son duché, sans que le conjoint ait légalement pouvoir de décision. « Charbonnier est maître chez soi ». Et Aliénor est parfaitement consciente de l'importance de son pouvoir et de sa mission.

Lorsqu'éclate « l'Incident d'Antioche », une opposition violente se fait jour : Aliénor veut venir en aide à son oncle Raimond d'Aquitaine, gouverneur d'Antioche pour reconquérir Edesse et lutter contre les turcs. Louis VII non seulement refuse son aide, mais il s'oppose également à la levée d'une armée de secours composée de chevaliers d'Aquitaine, sur lesquels il n'a pas en principe autorité.

Se mêle une probable histoire de jalousie envenimée par les conseillers de Louis VII qui détestent la reine, à propos d'hypothétiques relations d'Aliénor et de son oncle. Ce qui sera plus tard la porte ouverte à nombre de conjectures, et donnera naissance à la « légende noire » d'Aliénor.

Son honneur et son autorité bafoués, Aliénor est amenée à reconsidérer ses relations avec son époux.

« Ce qui est certain, c'est que le point de non-retour est atteint. Et une chose est sûre : les caractères des deux souverains sont diamétralement opposés. À une Aliénor mature, indépendante et pleine de vie se confronte un Louis VII austère, influençable et pieux. »

<http://les.femmes.dans.lhistoire.over-blog.com/2015/07/alienor-d-aquitaine-une-grande-reine-medievale-1222-1224-1204.html>

Aliénor était pieuse évidemment, il n'en pouvait être autrement, tout autre attitude à l'époque, et même beaucoup plus tard, aurait mis la ou le contestataire en grave danger, excommunication, interdit, bannissement, et pire encore *.

Mais Louis VII avait reçu une éducation religieuse, car il n'était pas prédestiné à une carrière royale : son père le destinait à un sacerdoce ecclésiastique, voire monastique. Il n'était donc pas seulement pieux, il était dévot, bigot.

Faisant preuve d'une grande détermination, Aliénor prend l'initiative, en accord d'ailleurs avec Louis VII qui se languissait de l'arrivée d'un héritier mâle pour le trône, de faire procéder à l'annulation de son mariage, évitant ainsi une procédure de divorce.

Sitôt la transition politique (remplacement des troupes française « occupant » le duché par des aquitains), l'invalidité du mariage est prononcée. Aliénor regagne son duché après quelques péripéties.

Elle aurait alors (audace certaine pour l'époque) envoyé un messenger auprès du duc de Normandie Henri Plantagenet pour lui proposer une union matrimoniale, ce qu'il s'empresse d'accepter.

Le mariage a lieu en la cathédrale de Poitiers le 18 mai 1152. Aliénor prend le titre par alliance de duchesse de Normandie et comtesse d'Anjou, malgré l'opposition de Louis VII.

En 1154 Henri Plantagenet devient Henri II roi d'Angleterre et par conséquent Aliénor prend le titre de reine d'Angleterre. Et cette fois, l'Aquitaine est quasiment annexée à la couronne d'Angleterre, ce qui aura plus tard de lourdes conséquences, et sera une des causes de la guerre de Cent Ans.

Mais Henri II, particulièrement volage, père de nombreux bâtards, devenu violent et incontrôlable, va, après une

période où Aliénor fera montre d'une certaine patience, provoquer la colère de celle-ci. Elle regagne son domaine d'Aquitaine et y réside, renforçant son autonomie, son pouvoir, et surtout celui de Richard, son fils préféré.

Après une brève réconciliation (1172) les dissensions l'emportent. Aliénor et ses fils se révoltèrent contre Henri II et reçurent le soutien de la plupart des barons du Poitou et de l'Angoumois parmi lesquels Geoffroy et Guy de Lusignan. Mais après de nombreuses péripéties Aliénor, moins heureuse que lors de sa rupture avec Louis VII, est capturée par les hommes d'Henri alors qu'elle tente de regagner l'Aquitaine. Elle sera retenue captive, en « résidence surveillée » pendant une quinzaine d'années, jusqu'à la mort d'Henri II en 1189. Le premier acte de Richard, devenu roi d'Angleterre, sera de libérer sa mère.

C'est avec cette détermination à user de son autorité et de son indépendance qu'Aliénor et Mélusine ont au moins un point commun.

Mélusine

D'après la légende, Raimondin épousa Mélusine après sa rencontre dans la forêt de Coulombiers, à la Font-de-Sef. (*O'est pas q'il ai ben gran sé, mais i bouérait ben tout d'même un tit' goutte.*)

Cette rencontre près d'une fontaine est une constante dans les récits, des chansons du Moyen Âge à Georges Brassens ! Peut être une résurgence d'un vieux culte païen des sources et fontaines, récupéré par les chrétiens, qui les dédièrent souvent à des saints et en firent des lieux de pèlerinages ? Les alentours de ces points d'eau furent souvent le siège de fondations religieuses, ermitages ou abbayes, l'eau étant indispensable et souvent utilisée pour sa force motrice à partir du moyen âge. Ils auront dix enfants, c'est le début légendaire de la lignée des Lusignan. (D'après Jean d'Arras et Coudrette).

Mélusine avait fait promettre à Raimondin, au moment de son union, de ne jamais tenter de pénétrer le secret de ses activités le samedi. Or celui-ci, poussé par de mauvais conseils et la défiance, épia son épouse. Celle-ci prit la fuite en s'envolant, comme elle l'avait promis, poussant un cri de désespoir.

Aliénor, lorsque ses époux successifs bafouent son autorité de duchesse d'Aquitaine, n'hésite pas à prendre le risque de se rebeller, à briser les liens et prendre son indépendance, comme le fit la Mélusine.

Ce ne sont pas les seuls éléments qui créent un parallèle entre la duchesse et la fée : Aliénor, parmi ses titres, porte celui de comtesse du Poitou. Le sort de la famille noble poitevine des Lusignan, qui considérait symboliquement la Mélusine comme mère tutélaire de la famille, la Mère Lusine (Melle et Lusignan) est liée également avec Aliénor. Les Lusignan se sont comportés au gré des circonstances, parfois en adversaires, ou au contraire ont fait alliance.

La mythologie de la Mélusine mêlant légende, toponymie, traditions, folklore, au sens noble du terme, et histoire, a marqué très profondément cette région du Poitou, en particulier au sud ouest de Poitiers, témoin cette communauté de commune qui prit le nom du **Pays Mélusin** comprenant Lusignan (gentilé : mélusins), Celles Levescault, Cloué, Coulombiers, Curzé sur Vonne, Jazeneuil, Rouillé, Sanxay, Saint Sauvant. En 2017, elle a été rattachée à la Communauté de Communes de Grand Poitiers.

Mais cette empreinte est également très forte dans la région de la forêt de Mervent, partie de l'ancienne province du Bas Poitou, maintenant en région Pays de Loire.

La Mélusine était une grande bâtisseuse, selon la légende, les châteaux de Lusignan, Parthenay, la tour St Nicolas de La Rochelle, jusqu'au château au plan ésotérique de Maulnes dans l'Yonne. Quelle construction ne lui attribue-t-on pas ? Ces ouvrages, elle les réalisait la nuit, emportant dans sa dome (son tablier, son devantau), les pierres qu'elle laissait tomber à l'emplacement choisi, et qui sans doute miraculeusement s'agençaient pour former tours et murailles

<http://www.mythofrancaise.asso.fr/mythes/figures/MElocal.htm>



*Le château de Lusignan, (qui serait le plus grand château fort de France)
Très riches Heures du Duc de Berry*

Musset à l'article Dome : « Dans la légende de Châtelailon, la fée Mélusine, qui travaille à la destruction de cette ville, en transporte les pierres dans sa dome pour construire l'abbaye de Maillezais ; mais, une de ces pierres étant trop lourde, elle la laissa tomber à La Jarne ; c'est elle qui était la Pierre-Levée, actuellement au Jardin des Plantes, à La Rochelle ».

Aliénor fut à l'origine de nombreuses constructions, entre autres, la cathédrale de Poitiers (de style Plantagenet), le renforcement des murailles, dont le parc de Blossac en est un vestige, l'agrandissement et l'embellissement du palais des comtes de Poitiers et sa vaste Salle des Pas Perdus, à la splendide et monumentale cheminée et à la remarquable charpente.

C'est sous son règne également que débuta la construction du donjon de Niort.

Le mythe de la Mélusine est fortement exploité dans la région et son nom est donné à quantité d'entreprises ou associations : hôtels, cafés, fermes auberges, pharmacies, agence immobilières, sociétés sportives, revues et prix littéraires ... je ne peux tout citer. On trouve de telles enseignes ou raisons sociales à Melle, Lusignan, Epesses, Vouvant, Coulombiers, Parthenay, Poitiers, Niort, etc., mais également plus loin : Angoulême, La Rochefoucauld, etc.

Les prénoms d'Aliénor et Mélusine sont encore parfois donnés dans la région. Ce nom est employé, aussi également dans d'autres régions, car le mythe de la Mélusine est très répandu : Alsace, Ardennes, Montpellier, Savoie

etc. même dans d'autres pays, exemple, « The Melusine », restaurant de poisson renommé près du Tower Bridge à Londres. Le mythe de la Mélusine, que l'on peut trouver sous d'autres formes remonte à la nuit des temps et est à l'origine d'une très riche et foisonnante symbolique.

<https://www.latitouiniere.fr/pages/symbolisme-alchimie-reves/melusine.html>

Quelques œuvres littéraires et d'innombrables études sont consacrées à la Mélusine, en allemand, en anglais (Melusyne) en espagnol (Historia de la Linda Melosina).

En français, ce sont **Jean d'Arras** https://www.arlima.net/il/jean_darras.html et **Coudrette** <https://fr.wikipedia.org/wiki/Coudrette> qui ont recueilli et rédigé les premiers la légende de la Mélusine



Sceau d'Aliénor
« La Dame à l'Oiseau »
Site de l'inventaire Poitou
Charentes



Étiquette de camembert « La
fée »
Collection Delpierre

Il est curieux de constater que François Villon ne cite pas ces deux personnages dans sa Ballade des Dames du Temps Jadis. Peut être une évocation avec « la reine banche comme lys qui chantait à voix de sirène » ? Un peu hasardeux.

Je ne donnerai pas de bibliographie d'Aliénor, le thème ayant été usé jusqu'à la corde, avec des interprétations romanesques d'auteurs à l'imagination galopante et aux références historiques douteuses. Il est plus aisé de conter sans prêter le flan à la critique et à la controverse, les aventures d'un personnage mythique comme la Mélusine, toutes les fantaisies étant permises, que d'un personnage historique. En ce cas, il serait bon de s'en tenir seulement aux faits rapportés par des documents historiques authentiques, sans tenter d'interpréter des présomptions à la sauce qui arrange l'auteur.

Je ne peux m'empêcher, mentionnant les noms d'Aliénor et de la Mélusine, d'évoquer le poème de Gérard de Nerval, **El Desdichado** :

Je suis le ténébreux, - le veuf, - l'inconsolé,
Le prince d'Aquitaine à la tour abolie :
Ma seule étoile est morte, - et mon luth constellé
Porte le Soleil noir de la Mélancolie.

Dans la nuit du tombeau, toi qui m'as consolé,
Rends-moi le Pausilippe et la mer d'Italie,
La fleur qui plaisait tant à mon cœur désolé,
Et la treille où le pampre à la rose s'allie.

Suis-je Amour ou Phébus ?... Lusignan ou Biron ?
Mon front est rouge encor du baiser de la reine ;
J'ai rêvé dans la grotte où nage la sirène...

Et j'ai deux fois vainqueur traversé l'Achéron :
Modulant tour à tour sur la lyre d'Orphée
Les soupirs de la sainte et les cris de la fée.

N'ayant ni les compétences ni le projet de me livrer à un énième commentaire de cette œuvre, j'ai simplement noté que bien des éléments évoquent ces personnages.

Le prince d'Aquitaine à la tour abolie : la famille de Gérard de Nerval originaire du Périgord en Aquitaine aurait été dépossédée de ses biens à la Révolution.

Lusignan, une évidence, Biron, le Gersois, compagnon aquitain disgracié d'Henri IV.

Phébus (ou Phœbus ou Fébus) est généralement considéré par les exégètes comme le dieu latin du soleil, mais dans ce contexte, je me demande s'il ne pourrait désigner également le comte de Foix, roi de Navarre, le grand chasseur Gaston Phœbus, qui entra en conflit avec le roi de France.

La grotte où nage la sirène, et les cris de la fée évoquent très vraisemblablement la Mélusine.

Enfin, le titre même du sonnet « El Desdichado » (le malheureux, le déshérité) renvoie à un personnage de Walter Scott, dans le roman Ivanhoé. Le mystérieux compagnon de Richard Cœur de Lion, dépossédé de son château par le « méchant » Jean sans Terre, porte cette inscription sur son écu.

https://f.emf.fr/actualite/2004-07_065/actu065jul2004_006-011.pdf

* « Par ordre du roi, tout sorcier ou homme de foi qui aura renoncé à Dieu à sa parole sacrée, et à sa christianité, et qui se vouera au diable devra être jeté au feu et brûlé ». Extrait du décret de la sorcellerie (trolddom : sorcellerie) au Danemark Norvège de 1617 dirigé en particulier contre les Samis, animistes et adeptes du chamanisme. Il tombe sous le sens que toute personne ayant « renoncé » à Dieu ne peut qu'avoir été inspirée par le Diable !

L'affaire Marcus (troisième et dernière partie)

Jean-Bernard Papi

Résumé des deux premières parties. Un jeune homme descend, à la gare d'Angoulême, du TGV provenant de Paris. Il attend la correspondance pour rejoindre sa mère, à Royan. Admirateur de Lénine, il appartient à un Comité d'extrême-gauche, et est toujours en tête lors des manifestations contre la politique du Gouvernement.

Brusquement, alors que la gare se vide, il se fait tirer dessus. En plus, son téléphone portable lui a été volé. En veut-on à sa mallette et aux documents qu'elle contient ? Il ne comprend pas ce qu'il lui arrive. Il est poursuivi et tente de se réfugier dans le poste d'aiguillage.

Au bout de trois-cent-trente pas il ne vit rien. Bras tendus, il chercha à tâtons sur sa droite et tomba lourdement dans les buissons, les pieds prisonniers des ronces. Enjambant ces buissons, des ronces échevelées mêlées d'orties, il toucha enfin la clôture. À cet instant une auto sur l'avenue le balaya de ses phares puis disparut. Stupéfié, il n'avait pas eu l'idée de faire un geste pour se signaler, ni même de hurler. Il se mit à appeler malgré tout, de toutes ses forces sans que l'auto ne revienne. Il avait tout de même eu le temps de voir nettement cette foutue clôture. Il avait vu un grillage infranchissable haut de trois bons mètres et à sa gauche, à une dizaine de mètres plus loin, un volume grisâtre perché dans la nuit ; une silhouette comme suspendue dans le vide. Ce ne pouvait être que le poste d'aiguillage. Il avait eu du pot que cette auto surgisse.

Sans se soucier des ronces qui s'accrochaient à son blue-jean il claudiqua rapidement vers le pied de la bâtisse. Il heurta une partie métallique qu'il identifia comme une échelle étroite scellée entre le sol et le mur du bâtiment. Il grimpa en tirant sa jambe avec la main. Le froid avait atténué la douleur et il put grimper relativement vite. La porte s'ouvrit sans effort. En tâtonnant, il trouva un interrupteur. Une ampoule dans sa verrine s'alluma. C'était bien le poste d'aiguillage, ou ce qu'il en restait. La pièce étroite, aux murs moisis où pendaient des affiches syndicales, était encombrée de leviers de commande verticaux hauts d'un bon mètre et de leur timonerie mangée par la rouille. Une sorte de pupitre recouvert de plaques d'aluminium comme les paillasses du laboratoire de chimie organique, un cours sur les opiacées où il était apparu trois fois en un an, un record, courait le long du mur face aux voies. Des voies que l'on devinait à travers une large fenêtre grillagée.

Il se laissa tomber dans un coin de la pièce et se tassa, cherchant à conserver au mieux sa propre chaleur. Bien lui en prit car deux coups de feu pulvérisèrent la vitre. Les balles s'écrasèrent contre le plafond en arrachant un morceau de béton gros comme un jambon qui tomba sur son avant-bras en provoquant une douleur fulgurante. Quelque chose, un os, avait craqué. Il ne chercha pas à en savoir plus mais serra son bras blessé contre son torse. La neige poussée par le vent entra en tourbillons par la fenêtre. Il claquait des dents de froid, de douleur et de peur et se recroquevilla un peu plus sur le sol.

– Marcus tu m'entends ? cria quelqu'un de dehors.

Il bredouilla une réponse comme quoi il n'était pas Marcus et qu'il voulait être soigné car son bras droit était probablement cassé, mais l'autre n'entendit pas.

– Marcus, nous savons que tu es là. Jusqu'à présent nous t'avons épargné mais ça risque de changer. Jette ta mallette par la porte.

La voix était forte et nette, comme amplifiée par un porte-voix. Il cria du plus fort qu'il put qu'il n'était pas Marcus et que sa mallette était dans les chiottes et qu'ils pouvaient la prendre et en faire ce qu'ils voulaient. Il se mit à pleurnicher comme un chiot et se roula en boule sur le sol. Il ne voulait plus rien entendre. C'était un cauchemar point à la ligne.

– On va vérifier, reprit la voix. Tu ne bouges pas de là. De toute façon quelqu'un monte la garde.

Pas de problème, il ne risquait pas de s'enfuir. Sa jambe maintenant lui faisait souffrir le martyr et son bras était si enflé que la manche de son pull-over en était comme rétrécie. Soudain il entendit un grincement venant du plafond. Une trappe s'ouvrit, une issue de secours, et une tête jouflue, portant des lunettes de ski à verres jaunes, emmitoufflée dans une capuche bordée de fourrure s'encadra. Notre héros se mit à hurler en reculant sur ses fesses. La tête, les doigts sur la bouche, lui fit signe de se taire et de s'approcher. Il ne bougea pas. Alors l'inconnu lui fit de nouveau signe de s'avancer en lui souriant et en faisant des gestes d'amitié. Il se mit péniblement sur ses pieds. L'inconnu tendit ses deux mains par l'ouverture pour qu'il s'y accroche. Il leva son bras valide et, à la limite de l'évanouissement, s'éleva à travers le plafond. Au passage sa bouche cogna violemment contre le bord métallique de l'ouverture. Il se retrouva sur le toit assis dans la neige épaisse. L'inconnu, toujours en lui faisant signe de se taire, à l'aide d'une longue écharpe comme en portent les combattants dans le désert, lui lia fermement son bras cassé contre sa poitrine.

Tout en suçotant le sang qui coulait de ses lèvres, il examina attentivement le nouveau venu. C'était un type petit et replet, vêtu d'une parka noire et d'une combinaison matelassée sombre comme en ont les skieurs de compétition. Outre les lunettes jaunes, il portait des gants épais et des chaussures de marche fourrées. Ce dernier referma la trappe.

– Ne fait pas de bruit Marcus. Même dans la tempête les autres en bas peuvent t'entendre avec leurs amplificateurs d'écoute, lui souffla-t-il dans l'oreille.

Il n'eut pas la force de détromper l'inconnu. Il ferma les yeux, se laissa tomber sur le ventre et enfonça sa bouche dans la neige. Il avait soif. Son corps douloureux n'était plus qu'un morceau de glace et pourtant la sueur jaillissait de son front. Il sentit comme un doux bien-être l'envahir. L'inconnu lui frictionnait le dos et les jambes. Puis il le retourna et lui glissa une fiasque de cognac entre les dents. Il avala et toussa.

– Marcus ! beugla une voix dans le noir. Tu t'es foutu de notre gueule mais tu vas le payer. Je te garantis que tu nous diras tout sur cette putain de mallette. Et plus encore. Fais-nous confiance !

Une cavalcade sonore résonna sur l'échelle métallique et la porte de la cabine fut ouverte brutalement. L'inconnu avait sorti un pistolet et le plus tranquillement attendait qu'un des assaillants se hisse par la trappe pour lui régler son compte. Ce ne fut pas long. Une tête rasée apparut. L'inconnu tira et fit sauter le haut du crâne du visiteur. Le sang mélangé de cervelle jaillit et macula la neige jusqu'au bord du toit.

Notre étudiant vomit sur son pull. Il détestait l'odeur de la poudre et la vue du sang lui était insupportable. De nouveau sur le ventre, il tourna la tête et pointa vers la trappe un regard vitreux. Il eut le temps de voir le canon d'une arme apparaître, lâcher une rafale. L'inconnu près de lui s'effondra puis glissa dans le vide, côté clôture. Il sentit un choc violent sur le haut de son crâne et s'évanouit.

Il se réveilla dans les toilettes de la gare, allongé sur le meuble qui supporte les lavabos. Un type, un brun basané avec un nez de boxeur, vêtu lui aussi comme un skieur lui bassinait le visage à l'aide de papier toilette imbibé d'eau. Il tourna la tête vers le miroir au-dessus des lavabos. Ses cheveux étaient poisseux de sang et son visage en était tout barbouillé, en outre sa bouche éclatée ressemblait à une moitié d'orange sanguine. Il supposa qu'une balle l'avait atteint à la tête et que lui aussi allait perdre sa boîte crânienne.

– C'est rien, lui dit le type au nez de boxeur, une éraflure du cuir chevelu. Ça saigne toujours beaucoup. T'as du bol Marcus, t'as vraiment du bol d'être encore vivant ! Raoul est mort -gros soupir- et ton copain sur le toit aussi. Je te descendrais bien mais j'attends les ordres.

– Quelle heure est-il ? murmura le blessé. Il se rendit compte alors qu'une de ses incisives supérieures ne tenait plus que par un fil.

– Un peu plus d'une heure. On a de la chance car les trains ne circulent plus à cause de la neige, on est tranquille jusqu'au matin. Cette putain de mallette, elle nous en fait voir. Si ça ne dépendait que de moi, je te ficherais une balle dans le crâne et je filerais d'ici, mais le patron a dit de l'attendre, alors je l'attends ... Pauvre Raoul. C'était une gâchette, un homme, pas un minable comme toi ! Je me demande comment ton Organisation peut faire confiance à une crevure pareille. Enfin, qui sait, tu es peut-être un gros cerveau. Une pointure ...

– Écoutez mon vieux, chuinta notre étudiant d'une voix mourante. Je ne comprends rien à votre histoire. Je suis un "trots" et je fais partie d'un Comité Révolutionnaire trotskiste qui veut changer la société, c'est vrai, mais pas comme vous semblez le croire. Pas à faire du terrorisme. C'est plutôt un jeu de rôle, le dernier game avant de nous marier et de faire des gosses. C'est pas en tout cas une organisation criminelle comme vous pensez et je me demande bien pourquoi ma mallette vous intéresse... Oh ! Et puis merde ! Foutez-moi une balle dans la tête si vous voulez, j'ai trop mal. Si je ne suis pas soigné, je vais avoir la gangrène et crever dans pas longtemps.

– Je me fous de ta gangrène et pour ce qui est de crever c'est dans pas longtemps. Écoute-moi bien Marcus, des gars comme toi on devrait les liquider à la naissance si on pouvait savoir quelle sorte d'ordure ça va devenir. Mais même ton Allah n'est pas fichu de le dire, le pauvre connard.

– Je ne connais pas d'Alain. À part Finkielkraut, et encore je ne l'ai vu qu'à peine. Appelez une ambulance s'il vous plaît.

Le boxeur basané avait sorti un carnet de sa poche.

– Comment tu l'écris ?

– Finkielkraut ? Comme ça se prononce. Et maintenant appelez l'ambulance je vous en prie. Si ça peut vous faire plaisir j'abandonnerai le Comité, j'épouserai Mélanie, je renoncerai à la révolution et même j'étudierai. Je deviendrai notaire, ou avocat comme mon oncle, mais s'il vous plaît, amenez-moi à l'hôpital.

À cet instant une sonnerie de téléphone faiblarde retentit. Le boxeur sortit son portable et répondit brièvement.

– Te sauves pas, lui dit-il, je reviens dans une minute, le temps d'aller ouvrir au patron.

Il ne risquait pas de s'en aller, son bras et sa jambe valides étaient attachées avec du fil électrique aux robinets des lavabos et un nœud coulant, passé autour de son cou, était lui aussi solidement fixé à un robinet. Il voulut pourtant relever la tête pour au moins apercevoir son mollet ou son bras et estimer les dégâts, mais aussitôt il se sentit tirée en arrière. La respiration coupée il faillit défaillir. Sifflant et râlant comme un asthmatique il appela, moitié criant moitié gémissant.

Il entendait des voix provenant de la salle des pas perdus mais se garda bien, cette fois, de tourner la tête dans leur direction. L'une d'elles était manifestement féminine ... Ce qui lui arrivait était inimaginable. On le prenait pour un gangster ou un truand dangereux, ou peut-être même un flic puisqu'il ne savait même pas à qui il avait affaire. Le seul nom qu'il connaissait était celui du mort, Raoul. Un nom ou plutôt un prénom bien français, à moins qu'il s'agisse d'un Raul espagnol ou cubain. Pourquoi Fidel lui enverrait-il des tueurs ? Et pourquoi l'appelait-on Marcus ? Le basané en lui tirant dessus dans le souterrain avait juste voulu le blesser pour le maintenir dans la gare. C'est ce qu'il lui avait dit tout à l'heure.

Il eut mal à la tête soudain et sa vision se troubla. Rien d'étonnant avec ce qu'il avait subi. Tout ça, sa jambe qui allait pourrir, son bras cassé, ce martyr, ce supplice qui lui tombait dessus au cours d'un voyage tout bête pour aller voir sa mère ! C'était inimaginable. Il y avait de quoi se plaindre auprès de la SNCF et même auprès du gouvernement. Il y avait de quoi faire cent manifs... On allait peut-être même le tuer, c'était en tout cas la volonté bien arrêtée du gros bourrin qui le gardait. Il eut une série de frissons. Il se vit tout pantelant et saignant avec un trou dans le front. Il eut peur et urina dans son pantalon comme lorsqu'enfant il était enfermé dans un placard après avoir refusé de manger.

Il tremblait et il avait froid pourtant il suait comme dans un sauna. Il pensa qu'il devait avoir une fièvre épouvantable. Il avait fait du sauna en Allemagne. Il y avait une entrée pour les hommes et une pour les femmes mais tout le monde se retrouvait dans la même cabine. C'est là qu'il avait rencontré Mélanie. Il toussa et le nœud coulant se resserra. Il tourna de l'œil.

La fraîcheur humide d'un linge sur son front le réveilla. Une jeune femme brune très maquillée, plutôt jolie avec de gros seins et de profonds yeux verts, était penchée sur lui. Le nœud coulant était desserré.

– Je m'appelle Rachel, murmura-t-elle d'une voix douce.

– Moi c'est Michel, répondit-il péniblement en remettant en place son incisive avec la langue.

– Comme tu veux Marcus. Je t'appellerai Michel si tu y tiens. Alors mon cher Michel, il faut que tu me dises ce que tu as fait de ta mallette, à qui tu l'as confiée à ta descente du train. On t'a vu bousculé par plusieurs voyageurs mais faute d'effectifs disponibles on ne pouvait pas les suivre tous. Et pour tout arranger nous sommes arrivés trop tard pour te coincer avant que tu ne procèdes à l'échange. Alors tu nous dis à qui tu l'as remise sinon il faudra que nous te fassions parler et ce sera douloureux. Elle lui caressa le visage du bout des doigts.

– Je suis Michel, étudiant en sociologie, je vous supplie de me croire, pleurnicha-t-il. J'allais voir ma mère à Royan...

– Très drôle. Sur ton portable, il y avait des numéros et des noms, des "frères" et des salafistes notoires et d'autres clients dont nous nous méfions plus que de la peste, dit Rachel en lui souriant. Tout le monde n'a pas accès à ces numéros. Elle avait des dents magnifiques. Des gens que l'on voudrait envoyer en enfer sans procès, si tu vois ce que je veux dire. C'est tout à fait par hasard qu'il est tombé entre nos mains. C'est ce qu'on appelle un heureux hasard. Nous appartenons à une branche très particulière des services secrets de l'OTAN, comme tu as dû le deviner, puisque l'on dit de toi que tu es très intelligent. Nous faisons partie du Groupe C. Tu connais n'est-ce pas ?

– Le groupe C ? Non, ça ne me dit rien, souffla-t-il. Appelez une ambulance madame, s'il vous plaît.

Le boxeur basané se pencha sur lui et donna une violente claque sur son mollet blessé. Il poussa un hurlement déchirant.

– Le gros imbécile qui est venu à ton secours et qui est mort sur le toit du poste d'aiguillage, tu le connais forcément ! reprit la jeune femme toujours de sa même voix douce et maternelle. Yasmina, ce pourri ! Un homme de main iranien que l'on retrouve, retrouvait, comme garde du corps des mollahs et qui de temps en temps faisait des missions de liaison auprès de groupes terroristes européens comme ceux que tu fréquentes. C'est un ami à toi ?

Michel, effaré par ce qu'elle lui disait, roulait des yeux épouvantés et pleins de larmes en remuant la tête de gauche à droite. Le boxeur de nouveau le frappa sur le mollet, entre la plaie et le genou. Il cria.

– Ne me dis pas que tu ignores cela, continua Rachel en lui tordant un doigt, c'est vilain de ta part de me mettre en colère. Aris est une brute, mais une brute efficace, ne l'oblige pas à te frapper... Yasmina était un agent double, ou triple, qui nous exploitait et exploitait également les Israéliens et les Iraniens, comme tout bon agent double ou triple. Sa mort n'est une perte pour personne et on se demande bien pourquoi il a pris ta défense. Probablement pour ta mallette. Elle se pencha vers lui. Tu vois, je sais beaucoup de choses et j'en sais plus encore sur ton business et tes trafics. Mais, pour le moment, je m'en fiche. En revanche, je compte sur toi pour me dire où est passée ta satanée mallette et son fric, mon petit Michel.

– Elle est peut-être restée dans le train, murmura-t-il pris d'une idée soudaine.

– Te fous pas de notre gueule, gronda le boxeur basané en lui mettant une énorme gifle qui fit saigner de nouveau sa bouche. Sa dent se décrocha. Il la cracha.

– Tu es plus courageux que la plupart de tes copains, admit Rachel. Il y a longtemps qu'avec ce traitement et ce que tu souffres, on saurait tout sur eux, y compris les noms de leurs ancêtres jusqu'à Abraham. Il va falloir employer les grands moyens avec toi.

Elle lui déboutonna le pantalon et sortit son pénis.

– Il est mignon mais il ne ferait pas de mal à une mouche, commenta-t-elle en découvrant la chose blanche et flasque. Encore un converti, hein ? (C'est Mahmoud qui avait voulu la circoncision de tout le Comité, en solidarité avec les Palestiniens. Une connerie qui faisait rire Mélanie.) En plus tu pues la pisse. Aris, branche-le.

Le boxeur ouvrit une sorte de coffret contenant un appareillage semblable à un défibrillateur. Il sortit du coffret deux câbles souples munis de pinces. Il brancha l'un d'eux sur le sexe de Michel, l'autre au pouce de son bras cassé et sans prévenir lui expédia dans le corps cinquante mille volts. Michel poussa un hurlement se tordit, péta, déféqua, puis s'évanouit. Il se réveilla lorsque Aris lui jeta de l'eau au visage. Il reçut de nouveau plusieurs milliers de volts et s'évanouit derechef. Aris répéta l'opération six fois. Aux questions à propos de sa mallette il répondait inévitablement qu'il ne savait pas de quoi on parlait. Il aurait pu inventer, donner des noms imaginaires mais il s'était dit que finalement ça ne le gênait pas plus de ne rien dire que de mentir. Pas une seule fois le mot courage ne lui vint à l'esprit. Il résistait c'est tout, il tâchait de tenir jusqu'à ce que ses bourreaux en aient marre. Accablé de douleurs, il finissait par ne plus rien sentir. Son cerveau avait disjoncté comme devant l'approche de la mort. Une odeur de chair grillée s'était répandue dans les toilettes, son pénis était noirâtre, boursoufflé et sanguinolent. Il se mit à geindre et à appeler doucement « maman, maman » d'une voix mourante. Rachel eut une mimique de dégoût. Elle lui planta ses ongles dans le cou. Un peu de sang perla.

– Tu ne me croiras pas Marcus, mais tu me répugnes vraiment. Tu ne veux pas parler, très bien. Tu n'es qu'une limace et je fais un effort pour ne pas te mettre une balle dans la nuque tout de suite. Tu mourras donc avec ton secret mais avant de te tuer, je vais te faire un dernier cadeau. De l'ongle couleur rubis de son index, elle fouilla dans la cavité oculaire de Michel. Elle en fit jaillir l'œil droit qui se mit à pendre le long de sa joue.

– Pourquoi avoir fait ça ? demanda le boxeur basané du ton sans émotion de quelqu'un qui cherche simplement à s'informer.

– Pour le plaisir. Et peut-être en souvenir de Raoul.

Pendant qu'elle s'essuyait la main sur le blue-jean de sa victime, ce dernier rongé par la fièvre, à bout de force, rendu à demi-fou, se mit soudain à délirer : « Mahmoud l'a dit, Mahmoud sait..., il faut demander à Mahmoud... »

– C'est qui ce Mahmoud ? interrogea le boxeur en regardant Rachel. Elle eut une mimique d'incompréhension.

– Qui est Mahmoud ? Donne-nous son adresse, lui cria-t-elle en le giflant. De nouveau il s'évanouit. Bon nous trouverons bien ; ce nom c'est déjà ça. Je ne crois pas qu'il parlera, alors autant en finir avec lui.

À cet instant une fusillade éclata dehors. Rachel et Aris surpris abandonnèrent sur-le-champ leur victime et sortirent sur le quai principal. Puis, longeant au pas de course les voies sur cinq cents mètres en direction de Bordeaux, ils quittèrent la gare par une ouverture ménagée dans la clôture, juste avant le pont des Fainéants. Ils montèrent dans une auto garée pas loin. L'itinéraire de retour que préparent toujours les commandos. L'auto avec laquelle Rachel était arrivée était en train de flamber sur le parking de la gare, avec probablement son chauffeur à l'intérieur. La gare était cernée par la police dont les véhicules clignotaient comme une kermesse en folie. Personne ne les vit s'enfuir.

Une tête passa par la porte des toilettes.

– Merde ! s'exclama-t-elle, ils l'ont bien arrangé, une vraie boucherie. Je me demande même s'il est encore vivant. Appelez vite une ambulance !

Cette tête était celle du commissaire de police d'Angoulême. Des voyageurs et deux ou trois clochards s'étaient plaints d'avoir trouvé la gare fermée. Les voisins, malgré la neige, ceux qui habitaient dans les immeubles le long de l'avenue, avaient entendu des coups de feu et même plusieurs rafales. Comme le personnel de la gare et du buffet ne répondait pas au téléphone force fut à la police de se rendre sur place. Bâillonnés et attachés ils furent retrouvés sous la gare, dans une cave à charbon inutilisée.

Michel Beauchamp, la victime, était un incontestable innocent. Sa ressemblance avec le dénommé Marcus, qui sera capturé plus tard à Bagdad, était confondante. Même taille, même allure générale, même visage. Ce Marcus, en réalité Claude Salé dit Ali Abou Ben Hadj, né de père français et de mère marocaine était agent de liaison entre les groupes terroristes islamistes opérant en Europe. S'étant découvert un sosie en regardant une manifestation d'étudiants à la télévision, il eut l'idée avec l'accord de son responsable pour la France, de l'utiliser pour intoxiquer le Groupe C chargé d'éliminer ceux qui planifiaient des attentats, et l'obliger à se découvrir par la même occasion. Après avoir volé puis "égaré" le téléphone de Beauchamp, il fit courir le bruit qu'un transport de billets de cinq cents euros dans une valise destinée aux agents du djihad en France allait avoir lieu et qu'il s'en chargerait lui-même. Il précisa même quand et où. Se faisant passer pour un voisin de la mère de Beauchamp, ce dernier, sans méfiance, lui avait donné la date et l'heure de son arrivée à Angoulême.

Dans l'esprit de Marcus, après la mort de son sosie tué par les gens du groupe C, ou par Yasmina, la police française devait mettre fin à leurs activités pour quelque temps. Pour le Groupe C, la mission entière était allée de travers. Il n'était pas prévu que Marcus, puisque Marcus il y avait, se comporte comme n'importe quel voyageur, planté et bousculé devant le panneau des horaires par un tas d'individus, hommes et femmes, d'habitude les échanges se font d'une manière plus discrète. Cela déconcerta Raoul et Aris chargés d'intercepter la valise dans la gare. Ils pensèrent être arrivés trop tard. Ils en référèrent à leur patron, la belle Rachel, qui décida d'intervenir et ordonna d'immobiliser ledit Marcus en l'attendant. Son trajet fut plus long que prévu, ce qui retarda d'autant l'issue de leur mission. Il n'était pas prévu non plus que le faux Marcus joue les candides et s'en tienne à une version puérile des faits qui aurait fait éclater de rire une classe d'islamistes.

Michel Beauchamp guérit mais resta borgne. Il obtint quelques euros de dédommagement et la SNCF lui remboursa une partie de son billet. Il resta à Panthéon-Sorbonne, toujours comme étudiant où, auréolé du prestige de son aventure, il dirigea pour un temps le Comité en remplacement de Julien et de Mahmoud. Lesquels, à la manière des athlètes dans les universités américaines, obtinrent sans la demander une maîtrise en sciences sociales. Lui-même obtint par le même processus un diplôme de premier cycle de sociologie. Rendu fragile par son aventure, lors d'une récente manifestation, un CRS plus violent que les autres lui cassa trois côtes et lui déboîta l'épaule. Un autre jour, en tête du cortège « contre l'allongement du temps de travail », il glissa et fut piétiné par une partie des manifestants. Peu de temps après un caméraman d'une chaîne nationale faillit lui crever son œil valide en se précipitant sur lui pour faire un gros plan ...

C'est ainsi que va la vie aventureuse des révolutionnaires trotskistes, avant qu'ils ne se marient, prennent de la bedaine et aient des enfants.

<http://www.jean-bernard-papi.com/>

Écoutez Radio Poitou

Radio Poitou rassemble et diffuse toute la diversité de la culture locale

**en Poitou, Saintonge, Angoumois
ainsi qu'en Acadie, Québec et Louisiane**

<https://www.radio.fr/s/radiopoitou>

Le coin des poètes

Cécile Négret

Marin



Photo Alain Négret

Marin d'hier, marin d'antan,
Seul au milieu de l'océan,
Oublie le temps parmi les brumes
Et les déferlements d'écume.

Mille traversées sans encombre
A travers les pluies, les embruns,
Mais ce soir-là, flotte dans l'ombre
Un hymne enchanteur et divin.

D'où naît cet appel insensé,
Ce soupir au troublant sillon ?
Au loin, perdue sur un rocher,
Surgit une femme poisson.

Ebloui par la pureté
De son visage aux cheveux d'or,
Marin ne sait pas résister,
Ignorant la peur et la mort.

Rare est la volonté d'Ulysse
Au large quand naît le désir !
Epris de ce vil artifice,
Innocents vont tout droit mourir.

Plus il s'approche du rocher,
Plus la raison quitte son être,
Mais ne sentant pas le danger,
Marin de sa vie n'est plus maître.

Ivre de bonheur, il s'élançe
Au creux des vagues mais la belle
Etreint sa nouvelle pitance,
Ardente et néanmoins cruelle !

La mine angélique, elle emmène
Au fond des eaux troubles sa proie.
Etincelantes, les sirènes
Ont la dent dure et le sang froid !

Adieu soleil et firmament !
Adieu roulis, lames crémeuses !
Les hommes sont bien moins vaillants
Quand l'égérie se fait charmeuse !

L'imagination fait éclore
En nous des rêves fascinants,
Mais plus ces rêves nous dévorent,
Plus nous les aimons cependant.

Ludovic Charpentier

Fritillaria meleagris (fritillaire pintade)

Au fil du Briou (activité mémoire vivante)

Le mois de mars est celui du printemps des poètes. Les poètes ont su depuis très longtemps avec talent décrire la beauté des fleurs. C'est aussi à partir du mois mars qu'il est possible d'admirer près de certains cours d'eau, les fritillaires, espèce aujourd'hui protégée. Un auteur originaire du secteur de Matha, Monsieur Ludovic Charpentier a écrit en 1883 ce beau poème intitulé FRITILLARIA MELEAGRIS (fritillaire pintade).

Jean-Yves Porcheron



Au bord du Brioux, fleur, on te voit naître
Sur les verts gazons que baignent les eaux ;
A chaque printemps l'on t'y voit paraître,
Quand sur leurs doux nids chantent les oiseaux.
Sous le frais zéphir, la tête qui tremble,
Découpée en urne à mes yeux ressemble,
A celle qu'enfant mon cœur tant aima :

Oui, plante des près, à fleur panachée
En petits carreaux de rouge et de blanc,
Quand je vois briller ton urne tachée
Sur son vert support toujours chancelant,
Tu me fais penser à ma bien aimée,

Un album de Tintin traduit en charentais : « Le temple du soleil »



Les éditions Casterman ont autorisé la traduction en « patois charentais » d'un nouvel album de Tintin : il s'intitule « Les droles dau soulail ».

Tirage « collector » limité à 1 200 exemplaires.

En vente dans les librairies, notamment dans les librairies " Mille Sabords" de La Rochelle et Saint Martin de Ré.

<https://www.1000-sabords.com/fr/>

Prix : 20 euros.

Les histouères à Pierre Dumousseau

Ces histoires sont extraites du Grand almanach des Charentes 2021.



La jeune Isabelle, fille de Joseph Jarriaud, cultivateur à Villiers-le-Roux (16), était étudiante à Poitiers. En Janvier, comme elle avait brillamment réussi ses partielles, elle avait demandé à son père de lui faire parvenir quelques bouteilles de Pineau pour arroser l'événement avec les copines et copains. Cela tombait bien : Joseph avait justement cuisiné le goret une semaine auparavant.

Joseph remplit donc un cageot avec quelques bonnes bouteilles qu'il cala à l'aide de pots de pâté, grillons, gigouri, et autres victuailles. Il chargea son cageot dans sa Juva Quatre et, de très bonne heure, partit rattraper le N10 pour rejoindre Poitiers. Isabelle louait une chambre au sixième étage d'une tour du quartier des Couronneries. Elle avait bien recommandé à son père :

« Surtout, en arrivant en bas de chez moi, appelle l'ascenseur. Les escaliers ne sont pas bons pour ton coeur. »

Aussi fut-elle très surprise quand, après un coup de sonnette, elle ouvrit la porte de son logement et découvrit son père sur le pallier, cramoisi, à bout de souffle, trempé de sueur, les reins moulus, les genoux dégingués, ployant sous la charge d'un cageot garni...

« Mais papa, tu es fou ! Je t'avais dit d'appeler l'ascenseur !

- Jh'ai bin essayé. Jhe me suis mis su la peurmière marche de l'escalier et jh'ai huché du pu fort que jh'ai pu : ASCENCEUR !... ASCENCEUR !... Jh'ai attendu... Mais il est jhamais venu ! »

Un promeneur qui s'était dangereusement aventuré au bord des falaises mortes de Mortagne-sur-Gironde et qui avait trébuché sur un caillou avant de dégringoler de cinq ou six mètres en contrebas, se retrouvait à présent suspendu à une racine dépassant de la paroi rocheuse ; racine qu'il cramponnait avec l'énergie du désespoir... contemplant, sous lui, un vide d'une bonne vingtaine de mètres, sinon plus !

Un silence oppressant répondait seul à ses appels angoissés. Aucun être humain ne rôdait dans les parages apparemment. Alors l'homme, en ultime recours, décida d'appeler Dieu à la rescousse :

« Seigneur, je t'en prie, aide-moi !... Sauve-moi !... Ma foi en toi est entière... s'il te plaît, réponds-moi !... Si tu es vraiment là-haut, fais-le moi savoir. »

Alors un voix tomba des nues :

« Je t'entends, mon fils. J'ai pitié de toi. Lâche ta racine et laisse-toi aller. Sois confiant. »

Le promeneur regarda le sol, en bas, très loin... il releva le visage vers le ciel et cria :

« Oh oh !... Y'a personne d'autre, là-haut ? »

Les patoisants d'aneut : Dominique Porcheron

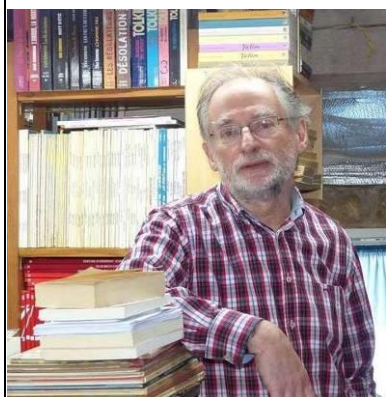


Dominique a déjà, à plusieurs reprises, eu les honneurs du Boutillon. Le voici dans une histoire désopilante : La tornade.

Cliquez : [La tornade](#)

Les éditions Koikalit de Christian Robin

Koikalit, c'est la maison d'éditions de Christian Robin, lui-même auteur de plusieurs ouvrages, notamment la série des « Sosthène Cagouillard », dont le dernier volume, « Sosthène Cagouillard à la belle étoile », vient de paraître. Et une nouvelle collection d'ouvrages en petit format (13 x 21) et à prix modique (de 3 à 12 € selon l'épaisseur) est née en janvier dernier : Kokoriko. Nous vous en parlerons dans le prochain Boutillon. Mais laissons la parole à Christian :



« Eh bien voilà, retour à la case départ. On se reconfine, et on élimine le superflu, par exemple les livres puisque les librairies ne proposent rien d'essentiel (ce qui veut dire que nos chères têtes blondes qui retournent à l'école pour - un peu - envoyer papa et maman au travail pour faire tourner la boutique et - un peu plus - se cultiver n'ont pas besoin de livres pour ça !).

Pas de librairies, pas de salons du livre, pas de marchés de Noël. Cette fois, les conséquences sont nettement plus lourdes qu'au printemps, puisque tout le marché du livre, de l'éditeur à l'imprimeur, du libraire à l'auteur, voit ses ventes s'effondrer avant Noël, donc sa survie en grand péril.

Nouveau confinement, donc nouveau déstockage. Le premier avait sauvé la mise pour Koikalit, et un grand merci à vous qui avez apporté votre soutien. Celui-ci en fera-t-il autant ? Nous verrons bien, en tout cas, pas le choix. De toute façon, nombre de petites structures ne survivront pas à un troisième bouclage. On résiste avec les moyens du bord, en attendant, c'est à dire avec pratiquement rien. Mais on résiste.

Voici donc ci-jointe la liste des titres proposés à micro-prix. Complétez vos collections, resserrez vos étagères. Et surtout, de toute façon, lisez, tenez bon et prenez soin de vous et de vos proches ».

Déstockage confinement Koikalit 2020 (réduction de 40 % sur le prix public)

Genre	Titre	Auteur	Prix public	Prix réduit
S. Cagouillard (mystère)	Le retour de Sosthène Cagouillard	Christian Robin	18,00	10,80
Id	La résurrection de Sosthène Cagouillard	Id	20,00	12,00
Id	Les vacances de Sosthène Cagouillard	Id	20,00	12,00
Id	Les dossiers de Sosthène Cagouillard	Id	22,50	13,50
Id	La toile de la tarentule	Id	15,00	9,00
Id	La confrérie de Syracuse	Id	13,50	8,10
Id	Les grognards de Pierremort	Id	15,00	9,00
Id	Le Noël de Sosthène Cagouillard	Id	20,00	12,00
Id	Le mystère des souliers rouges	Id	18,00	10,80
Id	La disparition de Sosthène Cagouillard	Id	18,00	10,80
Id	Les exploits de Sosthène Cagouillard, volume 1	Id	20,00	12,00
Id	Les exploits de Sosthène Cagouillard, volume 2	Id	20,00	12,00
Mémoires romancés	Léonard ou les délices du bouquiniste	Pierre Véry	12,00	7,20
Mystère	Les clients du « Père Conscrit »	Id	12,00	7,20
Roman	La route de Zanzibar	Id	18,00	10,80
Policier	Le régo	Id	16,50	9,90
Contes fantastiques	Le vampire de Tasselberg	Maurice Renard	12,00	7,20
Roman	Blanche ou une saison en Ré	Ch. Bernard Couprie	15,00	9,00
Fantasy	La forteresse	Id	16,50	9,90
Roman	Manifeste des affranchies	Annabelle Roussel	15,00	9,00
Ésotérisme	Y a-t-il des fées en Charente ?	Chantal Dislaire	16,50	9,90
Roman ado/adulte	Une taille au-dessus	Jean-Michel Audoual	15,00	9,00
Collectif	24 nouvelles de l'Avent	Michaël Herpin	18,00	10,80
Art-book	Des chats et des proverbes	Evane Luna	18,00	10,80
Théâtre	Avenue de la Gare	Michel Métreau	10,00	6,00
Thriller fantastique	Il était trois vieilles dames	Christian Robin	16,50	9,90
Nouvelles fantastiques	Sculpture pâle	Id	15,00	9,00
Id	Dormeuse / Le chagrin des fantômes (2 volumes)	Id	24,00	14,40

Poésie	Solaire	Id	6,00	3,60
Id	Mémoire du hibou (hommage à Léo Ferré)	Id	6,00	3,60
Jeunesse	Le gentil petit démon	Maminette	7,00	4,20
Id	Le voleur de chocolaines	Id	5,00	3,00
Id	La colère de Yasmina	Id	5,00	3,00
Id	Églantine se sauve / Églantine revient (2 volumes)	Id	12,00	7,20
Id	Tic-Tac le réveil malin	Id	7,50	4,50
Id	Dino et Dina en vacances	Id	8,00	4,80
Id	Mais où sont passés Dino et Dina ?	Id	8,00	4,80
Id	Les chats de la maison	Id	8,00	4,80
Id	Couc et Timothée, intégrale 2	Christian Robin	15,00	9,00
Id	Couc et Timothée, intégrale 3	Id	15,00	9,00
Id	Couc et Timothée, intégrale 4	Id	12,00	7,20
Id	Couc et Timothée, intégrale 6	Id	12,00	7,20
Id	Couc et Timothée, intégrale 7	Id	12,00	7,20
Id	Couc et Timothée, intégrale 8	Id	15,00	9,00
Id	Couc et Timothée, intégrale 9	Id	9,00	5,40
Id	Couc et Timothée, intégrale 10	Id	12,00	7,20
Id	La pierre d'Halloween (Séraphin 1)	Id	10,00	6,00
Id	Les visiteurs du 15 août (Séraphin 2)	Id	10,00	6,00
Id	Marine et le secret des notes	Maclo	12,00	7,20
Id	Bonhomme de paille	Id	6,50	3,90
Id	Monsieur Mystère	Id	5,00	3,00
Bien-être	Oh ! les mains (leçon de massage qi gong)	Id	12,00	7,20

Volumes désirés : mettez une croix devant la ligne correspondante (ou un chiffre, correspondant au nombre d'exemplaires souhaités).

Frais de port : 3 € par exemplaire commandé (les tarifs postaux étant devenus prohibitifs), gratuit à partir de 40 € de commande. Pas de frais de port si on vous livre directement chez vous à Saintes ou si vous passez chercher les ouvrages dans la même ville, au 29 rue Saint-Eutrope ; dans ce cas téléphonez d'abord au 06 61 32 45 84.

Règlement : par chèque bancaire à l'ordre de Christian Robin (ou, sur place, en chèque ou espèces).

Nom, prénom :

Adresse :

Téléphone, email (à ne pas oublier !!!)

<https://www.facebook.com/Koikalit/>

Topoguide Tour Charente VTT

TOUR VTT DE LA CHARENTE
ITINÉRAIRE

CHARENTE LIMOUSINE / CHARENTAIS / BUFFÈTOIS / BOUILLAGAIS / COGNACAIS / MONTMORÉLIEN / ANDOUMOIS / PAYS D'ARTHE ET TARDONNE

Dans ce VTOPO, découvrez une étonnante imagine pour la découverte du département de la Charente !

Le Tour de Charente à VTT (TOCHVTT) est un itinéraire longue distance, de 650 km et 10 000 m de dénivelé positif, labellisé par la Fédération Française de Vélo. Pour le plaisir de tous, il est également praticable en VTT à assistance électrique voire en Grand, pour les adeptes d'ascension de nos chemins. Au fur et à mesure que vous avancez dans votre périple, vous découvrirez un territoire riche de culture et d'histoire, d'activités de loisirs et de sports, de villages, de sites remarquables, de champs aux eaux turquoises, vallées, forêts et bords d'autres lacs secrets à découvrir le long de ce TOCHVTT. La Charente saura vous surprendre et vous charmer, par ses paysages, son patrimoine, sa gastronomie, son accueil charentais. Venez la découvrir de la plus belle des manières, à vélo.

Dans ce topoguide, chaque tronçon intègre des données claires et détaillées, des cartes précises, des infos utiles et des photos de qualité. Le VTOPO devient la référence indispensable pour profiter à 100% de vos territoires. Enfin tous les circuits sont évalués grâce à un système de notation permettant d'attribuer de V1 à V6.

www.vtopo.fr : commentaires et mises à jour des parcours, nouvelles collections, boutique en ligne, offres d'emploi, vidéos.

Partez également en toute tranquillité avec l'application VTOPO disponible pour les smartphones.

Traces GPS en scannant ce tag

Devenez fan

9 782375 710517

WWW.VTOPO.FR

IGN

C'est Gérard Fresser qui nous informe que ce guide est disponible en kiosque.

Courez vite l'acheter !

Un livre à vous conseiller Michelle Peyssonneaux

MERVEILLEUX HABITANTS DE NOS JARDINS entre Loire et Gironde – Jacques Dassié
Un livre à savourer au retour de la belle saison



On ne sait ce qui nous enchante le plus dans cet album. Serait-ce les végétaux avec leurs feuilles aux nervures délicates, leurs fleurs exhibant sans pudeur pétales, étamines et pistils de toutes sortes ? Ou est-ce la vue des bestioles qui, tout en se promenant, guettent l'insecte voisin pour l'assaillir, le dévorer ou en faire un moyen de transport ? La superposition du végétal et de l'animal donne à voir une infinité d'histoires. Quelle intensité de vie dans nos jardins où s'affairent pour survivre des milliers de petits êtres constamment en action !

Le livre de Jacques Dassié nous incite en premier lieu à les regarder. Ce qui ne s'est peut-être pas produit depuis longtemps. Qu'y-a-t-il de si extraordinaire dans une mouche ou une coccinelle, direz-vous ? Eh bien, justement, il y a de très jolies mouches qui méritent que l'on détaille leurs charmes. Et les coccinelles (*piboles* chez nous) jouent à varier leurs coloris. Des points noirs sur fond rouge, elles passent aux points rouges sur fond noir ou aux points noirs sur fond jaune. En plus, les *piboles* sont très utiles à nos plantations. Leurs larves se nourrissent de pucerons si bien qu'actuellement on les déverse sur les cultures par hélicoptères.

On découvre au fil des pages des créatures dont on ignorait jusque-là l'existence chez nous. Par exemple, le morosphinx, une variété de *parpaillon* qui ne se pose jamais, même pour aspirer le nectar des fleurs. Il fait du sur place devant chacune d'elles, grâce à ses ailes qui battent 160 fois par seconde. On y rencontre aussi d'autres insectes plus familiers, comme la cétoine dorée (*barbot* en charentais) qui habituellement se pose sur la rose comme un bijou. Ici, pour se distinguer, elle a élu les fleurs blanches du photinia.

Si les images sont luxuriantes, les textes remplis d'humour qui les accompagnent nous apprennent quantité de détails sur les sujets photographiés. Pour notre plus grand plaisir, le temps d'un livre rare, monsieur Jacques Dassié, archéologue aérien découvreur du site du Fâ, s'est métamorphosé en entomologiste.

Merveilleux habitants de nos jardins entre Loire et Gironde – Jacques Dassié – Editions Le Croît vif
A commander sur internet pour quelques euros.

Kétoukolé Joël Lamiraud (Jhoël)

Résultats du Kétoukolé n° 75



Il s'agit d'un **moine**. Les moines font partie de la grande famille des chauffe-lits au même type que les bassinoires, les bouillottes, briques et autres chaufferettes.

Les objets moines chauffe-lits apparaissent seulement à partir du XVIIème siècle, alors que les bassinoires plus anciennes remontent au XVème siècle. On a effectivement retrouvé une facture de 1481 destinée au roi Louis XI adressée par un poeslier pour « une basinoelle pour bassiner le lit ». On introduit des braises dans le réservoir en cuivre de la bassinoire, surmonté d'arceaux de protection ou d'un couvercle percé, et muni d'un long manche. Et ensuite on bassinait le lit juste avant d'aller se coucher, c'est à dire en passant et repassant d'une façon non violente la bassinoire à l'intérieur des draps en changeant constamment de place. D'où peut être l'expression courante encore de nos jours "tu me bassines" ?

Revenons au moine qui en fait désigne deux objets complémentaires qui ne peuvent pas fonctionner l'un sans l'autre. D'une part on a le châssis en bois de forme allongée qui fait penser au premier abord à deux luges montées l'une sur l'autre, et d'autre part on a le cassot en cuivre, laiton, ou tôle que l'on suspendait au moine via un crochet, ou que l'on posait à même la base du moine si celle-ci était en tôle. Le cassot avait été rempli au préalable de braises, avec une fine couche de cendre par dessus pour éviter les beurtons (étincelles). Voir réponse ci-après de François Berthon. Et on introduisait l'ensemble avec précautions entre les draps pendant quelques 10 à 20 minutes avant d'aller au lit, et après avoir bien entendu extirpé le moine.

Quant à l'origine de ce nom moine qui surprend toujours la première fois qu'on l'apprend, plusieurs hypothèses existent :

- dans les monastères les jeunes moines étaient chargés de réchauffer le lit des anciens avant qu'ils s'y installent eux mêmes (voir la réponse qui suit de Jean Jacques Bonnin),
- les mêmes précautions auraient été prises dans les diocèses lors de l'accueil pour la nuit d'ecclésiastes gradés (voir réponse de Jean Aimable),
- le nom aurait été inventé par les moines eux mêmes compte tenu peut-être de la forme rebondie du lit que ce soit avec la présence de l'objet moine, ou avec celle d'un bon gros moine.

Si vous avez d'autres versions, je suis amateur.

Je ne pense pas qu'il y avait à l'époque un standard pour les moines, mais les deux que je possède ont les dimensions suivantes : longueur 113 cm, largeur 29 cm, hauteur 28 cm, longueur des plaques supérieures et inférieures 30 cm.

Autrefois, même les rares pièces équipées d'une cheminée restaient humides et glaciales en hiver. Se glisser dans un lit tiédi au préalable par la présence d'un moine chauffe-lit devait être d'un grand réconfort. Dans les années 50, quelque fois les cassots pleins de braise étaient remplacés par des ampoules électriques, le danger était déjà moindre. Puis vinrent les couvertures chauffantes inventées en 1912 par le médecin américain Sidney Russell, mais dont la commercialisation n'eut lieu aux US qu'après 1950. Fin des années 50, début 60 je me souviens de ma grand-mère Germaine qui cousait des résistances électriques en forme de serpents (isolées avec de l'amiante) sur sa première future couverture électrique. Bonjour la sécurité ! Et éteignons-nous toujours la couverture chauffante avant d'aller se coucher, comme c'était recommandé de le faire ?

Mais les couvertures chauffantes étaient à l'époque très utilisées dans les sanatoriums antituberculeux où les malades devaient se reposer le nez au frais et le corps au chaud.

En tout cas ce Kétoukolé a interpellé une bonne dizaine de lecteurs, qui pour certains ont développé leurs réponses avec des anecdotes enrichissantes..

Guy Nicolle de Saint Yrieix sur Charente 16 originaire de Montpellier de Médillan : "J'ai 80 balais, et j'ai utilisé le moine quand j'étais môme. On le déposait dans le lit 10 à 20 minutes avant d'aller se coucher."

Jean Jacques Bonnin d'Angoulême 16, ne nous pas oublié :

« Donc, cette fois-ci , c'est un MOINE qui nous a été proposé, objet qui fait partie de la grande famille des bassinoires, et pour aller plus loin, des bouillottes, briques, chaufferettes et autres instruments propres à se réchauffer *« dans thiellés vieux mazureaux qu'ayant censément qu'ine ch'minée. O l'étiant tou jhuste bon à s'graler la pia de l'embouille et se gheler d'arrière. Et réciproquement ... Mais o fasait d'la braise, d'o frasil (peur le potagher ou be l'moine) »* ».

Maintenant pourquoi appelle-t-on ça un moine ?

Parmi les hypothèses proposées, la plus plausible semble être celle qui prétend que l'hiver, dans les monastères, les moineillons étaient chargés de réchauffer les lits des frères en s'y couchant avant que le titulaire ne s'y installe.

L'explication vaut ce qu'elle vaut et a donné lieu à des interprétations plus ou moins scabreuses ».

Par ailleurs Jean-Jacques nous parle d'une bouillotte cylindrique en métal qui avait eu la mauvaise idée de se percer et d'inonder son lit. Cette bouillotte avait été ensuite remplacée par une vulgaire brique de construction un peu abîmée et même fêlée : « Je l'avais sortie de mon lit et la tenais à la main quand la première vague de bombes a explosé sur la poudrerie, et la brique s'est brisée sous l'onde de choc. J'ai été terrorisé ».

François Berthon de Louzignac 17 : « On posait sur le fond constitué d'une plaque de tôle, ou l'on suspendait par un petit crochet (voir photo), une écuelle remplie de quelques braises recouvertes d'une couche de cendre pour éviter que des étincelles (*des beurtions*) ne mettent le feu dans la literie. On glissait l'ensemble entre les draps pendant quelques minutes. Le lit prenait alors une forme bombée, qui aurait été prise si au lieu de glisser cet instrument on avait demandé à un moine bien replet (gras comme un moine) de réchauffer le lit, d'où le nom. J'ai eu le bonheur, petit enfant, de bénéficier quelquefois chez mes grands parents, dans un lit garni de ces gros draps utilisés alors, du passage du moine. Bien des dizaines d'années plus tard (trop), je garde intacte en mémoire la délicieuse senteur de feu de bois qui se dégageait du lit quand on s'y mettait ». La photo jointe d'un moine et son cassot est de François.

Maurice Cartraud de Salles d'Angles 16 : « Je fais visiter notre musée de Salles d'Angles où nous avons également un moine chauffe-lit. Je donne la version du moine des monastères quant à l'origine du nom, mais je n'en suis pas tout à fait certain ».

Jean-Jacques Baud de Bruxerolles 86 originaire de Fontaine Chalendray : Jean-Jacques nous parle de chaufferette emplies de braises, de sa famille présente à Fontaine Chalendray depuis 1634, mais également avec une certaine nostalgie de ses liens avec la Saintonge qui s'amenuisent avec le temps.

Philippe Lanoue de Clion Sur Seugne 17 identifie lui, un récipient en terre cuite pour mettre les braises.

Alain Moreau de La Rochelle 17 : Alain se souvient également des moines modernes de la dernière génération équipés d'une ampoule électrique.

Jean Aimable de Saint Jean d'Angély 17 originaire de Saint Pierre de Juillers : « Quand un évêque ou un homme d'église important venait visiter une paroisse, pour chauffer son lit, on y faisait coucher auparavant un moine (un vrai) ».

Et puis nous avons eu d'autres bonnes réponses par téléphone ou e-mail avec, **Jean Lamiraud de Saint Yrieix 16**, **Dominique Lebarbier de Saint Félix de Lauragais 31**, **Guy Sallot de Saintes 17**, **Jacky Ferrant de Gondeville 16**, **Paul Grenier de Cognac 16** et à la dernière minute **Cécile Négret** la poétesse du Boutillon, ainsi que son grand oncle **Jean Négret de Fouras**.

Et presque tous ont insisté sur les risques d'incendie encourus et les précautions d'usage qu'il y avait lieu de prendre avec l'usage d'un moine chauffe-lit.

Les sites ci-après vous en apprendront encore sur les chauffe-lits et autres chaufferettes :

http://viepaysanneautrefois.free.fr/chapitres/ch02/252_AccessoireMobilier_289a300.pdf

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Chaufferette>



Bassinoire



Bouillotte



Chaufferette



Brique chauffante



Moine de François Berthon, de Louzignac

Kétoukolé n° 76



Ces deux objets, l'un en ferraille et l'autre en cuir ont une même usage, lequel ?

Et comment qu'o se noume en patois ?

Réponses à joel.lamiraud@free.fr

Un peu de vocabulaire Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

Patois

Français

Encrucher	Accrocher
Endôminé	Qui a le diable au corps, qui est possédé
Enfarghe	Entrave que l'on mettait au cou des vaches pour les empêcher de courir. Il y a aussi le "Talbot"
Enfargher (s')	Se lier avec quelqu'un. Au sens propre : s'entraver
Enfondu	Ête enfondu : être mouillé, trempé (par une averse par exemple)
Énoujheler	Casser les noix pour en extraire l'amande
Éparer	Étendre, éparpiller, étaler
Éparis	Fère ine éparis : tomber, s'étaler de tout son long
Épeunillé	Dépenaillé, déchiré
Épirailier (s')	S'égosiller, s'époumoner
Épiumasser (s')	Action de se lisser les plumes, pour la volaille. On dit aussi "s'épivarder". Par extension : se lisser la moustache
Érabelle	Érable
Éraler	Déchirer
Éreigne	Araignée
Éripi	Glissade
Escoffier	Estropier
Escripet	Piège pour capturer les petits oiseaux. On dit aussi "Gripet"
Ésiner	S'échiner
Ésit	Essieu
Esqualette	Squelette
Essamer	Essaimer, disperser, répandre. Sentir : "O l'essame point à bon" = ça pue !
Essanjher	Laver
Esseuille	Débris
Essiler	Crier (voir siler)
Estoper	Arrêter, reprendre
Estrémontane	Étoile polaire. Perdre l'estrémontane : perdre le nord (Doussinet)
Étout (ou otout)	Aussi, itou. On dit aussi "tou" : moé-tou (moi aussi)
Étroumer ou outroumer	Enlever, ôter, déplacer
Évanler (s')	S'étendre paresseusement
Éve ou eive	Eau
Éyise	Église
Ézit ou aizit	Facile, aisé
Fagne	Boue, fange
Fail ou fi	Fils.
Fanâ	Fanal. Exemple : le fanal d'Ébéon, sur la route romaine de Saintes à Poitiers
Fargon	Outil comprenant un long manche au bout duquel sont fixés des chiffons pour nettoyer le four
Farinoux	Couvert de farine. Au sens figuré : hypocrite
Faurbir	Fourbir

Des textes inédits Henri Octave Jousseaume



Un nouveau venu au Boutillon. Jean-Yves Jousseaume m'a contacté, à la demande d'un ami commun, Georges Desjulets, pour m'indiquer qu'il détenait plusieurs carnets écrits par son grand-père, contenant des histoires en patois et en français. Il me les a envoyées, et ces textes sont d'une grande richesse, avec de l'humour, de la poésie, sans aucune vulgarité. O-l'arait été b' deumajhe qu'o s' parde ! Alors je vais en faire profiter les lecteurs et les lectrices du Boutillon.

Mais d'abord, voici ce que Jean-Yves m'a écrit sur son grand-père :

« Henri Octave Jousseaume, né le 16 octobre 1893 au Grand village, commune de Courcoury, est le dernier de trois enfants. Il s'engage en 1911 pour trois ans au 6ème régiment d'infanterie de Saintes, la 1ère guerre mondiale éclate. Il pensait devenir paysan comme ses ancêtres mais une carrière militaire s'ouvrait à lui. En 1918 il devient aérostier, part pour Angers où il passe 10 ans et finit sa carrière militaire à Toulouse au grade de Colonel. Il décède le 2 mai 1953 à Toulouse.

Il s'est marié avec Léa Poitevin en 1916 à Courcoury, 5 enfants naîtront de cette union.

La maison du Grand village est toujours dans la famille, et cela depuis 1813 ».

Ma lojhe

Tous les Chérentais savant, dès zeu néssance, ce qu'olé qu'ine lojhe, en des foués i peumant la vie d'dans. Ol'é fait avec des pianches, de la rouche, des rouzâs, et sans pren' trop jhust', n'on peut quand même mett' à l'abris peur dessous pas mal d'affères et d'autes salop'ries.

Et beun la meun' à moué, n'en é pas in' pareille, mais jhe l'appeule de même pace qu'o me fait plaisit.

Vouèlà soun' histouère. Mon gheriment é dépeux bintout six moués dans le même endret en attendant d' changer. Dans la granghe vour jhe couchons su la paille, o l'avait jhamais d' piace peur moué. O follait lésser dehors mon bissat, ma coie et mes bots ; tout fin jhust' si n'on m' léssait rentrer avec mon bounet et mes canèçons.

Jhe m' seux dit : « Cadet, t'es pas pu sot qu'in aut', à contraire, o faut que tu te démarde, et surtout pas rester avec tous thielles feurluquets ».

Jh'ai pas teurché longtemps. Darrière la granghe, ol' at in grand jhardrin, et au bout in' magnière de p'tit marés thi sent le râle à piein nez. O fazait moun affère. Et sans dire reun à peursoune, avec ine bedoche et ine palle, jh'ai fait in creux, de quoué enrocher in' âne. Peur fère le tet, jh'ai teuvé des branches, coum' in veurjhat. Peur dessus, jh'ai mis pas mal de bouse thi coumince à seucher.

Asteur, o peut venter. In fagot peur m'assire. In' chandelle peur la neut. De la paille dans n'in couin. In canepin peur m'apprend' à écrire et conter mes affères.

Jhe seux tranquille, et ol'é tout thieu que jh'appeule ma loghe, que vous zou vliez ob' que vous zou vliez pas !

Ine peurmière commugnon

Ol'é t'aneut Dimanche, jhe vins d' rentrer dans ma loghe, bin triste et le thieur pu grous qu'in bot. A matin, jh'ai été à la messe, ol'était la peurmière commugnon.

Peurmiers coummuniants d' guerre. Peur beurchouse d'entre vous aut', ine peursoune émie manquait à thielle grande fête : le père é parti bin loin, peur se batt' cont' les Prussiens ... Et peut-être que le prix de vous costumes a coûté à vout' mère restée toute seule au fougé pu cher que vous créyez.

De ser, avant d'aller dormir, vous allez m'en doute écrire à thieu là thi manque. Ajhoutez-y in' petite imaghe souvenir peur thi la piace en face de l'endret vour son paur' thieur bat ; i s'rat encouère pu content, et si des foués i braille, o s'rat de plaisit.

Peurmiers coummuniants d' guerre, jhe vous ai dévoré des yeuils, et jh'ai compris ine fouès d' mé, tout pézant que jhe seux qu'ol avait in Bon Dieu et que jhe m'en vas peuryer peur vous autes et thielles là thi sont partis.

Le Quesnoy
28 dau moués d'avril 1940



Deux histoires peu connues de Goulebenéze

On continue l'exploration des histoires de Goulebenéze. En voici deux que beaucoup d'entre vous vont découvrir. La première concerne l'ami Gueurnut, en visite dans un asile d'aliénés chez les Popotabou. Elle est en français et montre l'humour chansonnier de Goulebenéze, qui se moque des hommes politiques. Elle date de 1951, et fut publiée dans « Les histouères de la Pibole » du journal « La Nouvelle République de Bordeaux et du Sud-Ouest ».

La seconde se déroule entre un boucher et un paysan, à voir qui est le plus roublard des deux. Elle parut dans « Le Subiet » n° 23 de 1949.

Ces deux histoires figurent, naturellement dans notre livre « Goulebenéze, le Charentais par excellence ».

Pierre Péronneau (Maït' Piârre)

Gueurnut chez les Popotabou : l'asile d'aliénés

Lorsque le Charentais Gueurnut arriva dans le petit état des Popotabou, le hasard voulut que la première curiosité qu'il visita fut un asile d'aliénés. Au cours de ses voyages à l'étranger, on ne règle pas toujours comme on veut l'emploi de son temps. Le Directeur, un homme charmant, lui fit les honneurs de l'établissement où, d'ailleurs, il n'y avait pas de fous furieux, spectacle toujours pénible.

« Le coin le plus curieux de cet asile, dit le Directeur, c'est le pavillon où sont soignés trois ou quatre anciens ministres de ce pays. Ils ne sont pas dangereux, ce ne sont pas des fous au sens propre du mot. Tout au plus, à notre époque de surmenages intensifs, sont-ils légèrement ébranlés. Chacun d'eux a son tic et sa manie. Ils ne sont pas incurables, à vrai dire ils seraient mieux à leur place dans une maison de repos que dans un asile comme le nôtre.

Pendant, ils accomplissent ici, à certaines heures, les gestes rituels de leurs anciennes fonctions. Voyez ce Monsieur qui marche courbé vers le sol, inquiet, et qui regarde sous les tables et dans les coins, à la recherche de quelque chose : c'est un ancien Président du Conseil, il le fut pendant six heures, et savez-vous ce qu'il cherche ?

– Jhe zi comprends reun, dit Gueurnut.

– Il cherche une majorité qui fut introuvable sous sa Présidence ! Et cet autre, là-bas, qui agite en riant deux jouets d'enfant, une locomotive et un camion de poupées ? C'est un ancien ministre des transports qui ne put jamais réaliser la coordination du rail et de la route ! Et l'autre là-bas, qui manie un petit instrument qui ressemble à un baromètre ? C'est un ancien ministre du ravitaillement. L'instrument est de son invention, cela s'appelle un « beefteackographe », qui sert à constater la hausse constante du coût de la vie. Car chacun de ces Messieurs a son système ».

Comme il disait ces mots, ils se trouvèrent dans un couloir, en face d'un pensionnaire qui, les poches retournées, faisait le geste précis de se serrer le ventre avec une ceinture imaginaire.

« Et celui-là, dit le Directeur...

– Oh thyeulà là, dit le Charentais Gueurnut, jh'ai pas d' besoin d'aller cougner à deux portes pr' savouër ce qui fazait dans l' gouvernement des Popotabou : o l'est in ancien miniss' des finances !

– Les Français sont toujours clairvoyants pour juger les pays étrangers, et je constate qu'on est très à la page dans les Charentes, dit le Directeur des aliénés des Popotabou avec un fin sourire ».

La corde et la piâ

Le pair' vieux Cadet Chaton, d'au villajhe de la Raballerie, qu'était in vieux finassou et point yère dounant, avait vendu-t-ine oueille rak'lle à n'in noumé Forchut, qui fazait à l'époque le bouchaillon et qui fait avoure le bicaillon dans les fouères.

Ine jholi-t-oueille, s'ou piait, fine, grasse et boune pr' la boucherie, ine oueille que la Chatoune avait poussé à la farouche et à la garobe ; a fazait beun ses cent thynze à cent vingt.

O fait que quant' i furant conv'nut d'au prix :

– Et quante étout qu'tu vinras la qu'rit ? Qu'o décit Chaton.

– Minqueurdi en huit, sans manquer, qu'o répounit Forchut. Avau ine bascule ?

– Voué ! Voué !

– Et vous sonjh'rez à pas la faire manjher l' matin !

– N'aie pas pouër de thieu !

– Allons, à nous r'tâter, à minqueurdi.

O fait que, le minqueurdi d'après, les Chaton se leuvirant de boune heure pr' meux goujher thielle oueille pr' qu'a peurnisse bon poids et, quant' Forchut arrivit avec son cher-à-banc et son risque-tout qui marche coum' le vent et qui cheit coum' la grêle, a l'avait le vente enfié coum' in ballon.

I couchirant thielle oueille su la bascule.

– O l'est pas possib'lle, vous l' lé fait manjher à matin, qu'o décit Forchut.

– Ah ! Pr' thieu, non, pr' exemp'lle, qu'o répounit la maîtresse Chatoune.

– Enfin, qu'o décit l' bouchaillon, bon pr' cent-treize lives.

– Coument comptes-tu thieu ? qu'o décit Chaton, le jhujhe de paix est là, tu vouet teurjhou beun que la bascule marque cent-thynze ? O l'at reûn d' pu jhuss' que thieu !

– P' t'être beun, qu'o décit Forchut, mais, qui dit, vous comptez pas la corde, qui dit, la corde se manjhe pas, lé, faut-pas la déduire ?

Chaton et sa maleizie se vouéyirant mordut, mais ne décirant point grand chouze et thieu n'oppouzit point qui payirant in cot à bouère au bouchaillon qui les payit recta en mounaie de papiers qui n'étaient pas teurtous bin jholis.

– Avour, qu'o décit Chaton, tu sonjh'ras à me garder prr' samedi deux cout'lettes dans l' filet, qu'o sèjh' dit que jh' manjhissions d' nout' oueille ; rézarve-me les asment, jh'érai les qu'rit !

– Entendut !

Et l' bouchaillon s'en fut dans son cher-à-banc qui feurlassait avec ses roues et ses ranches ébarouies.

– Thieu voleur nous vole deux lives avec sa corde, qu'o s'ébrettit la Chatoune !

– N'aie pas pouër, qu'o décit soun homme, sons d' revue !

Le sam'di d'après, le vieux Cadet Chaton, son bout'llon au bras, son parapuit en bandoyière et son pan'toc à col debout, arrivit à la boucherie bon matin prr' qu'rit ses deux cout'lettes de mouton.

l sârrit la main au bouchaillon, zi d'mandit l' portement et :

– Eh beun ! m'as-tu gardé c' que jh' t'avis dit ?

– A sont toutes prêtes à peuzé, qu'o répounit Forchut, en les foutant su ses balances avec prr' le moins ine boune demie-live de papier.

– Et comb' fait-tout ?

– Trois francs, rond coum' in peulon !

Le vieux Forchut sortit de son porte-mounaie in billet de vingt sous de la Chamb' de Coumarce de La Faillite, le pu éralé et le pu graissous qui l'avait ; i le couchit su l'étab'yit d' l'aute et décit :

– Les bons comptes fazant les bons z'émits !

– Coument comptez-vous thieu ? qu'o dit l' boucher.

– Ha ! ha ! qu'o s'ébrettit Cadet Chaton, tu me doune prr' le moins prr' quarante sous d' piâ dans tes deux cout'lettes, mais la piâ, qui dit, o s' manjhe pas, thieu, pas mais qu' la corde !

Et i s'en alit d'in rondon, tandiss' que l'aut' badait la goule avec le billet d' vingt sous dans les douet !

MOURALE :

Thiaulà là qui tire trop su la corde risque d' s'faire peuter la piâ !

Rak'le : amaigri par la maladie.

Farouche : trèfle incarnat. Par extension, tout fourrage vert.

Garobe : légumineuses à graines, cultivées comme fourrage, généralement la gesse.

Nout' premier goret La vèye Élie

... raspet que jhe vous doés

Quand jhe nous sont mis en ménaghe, Lopold et moé, mes bias parents nous aviant estallés à couté de chez zeu, en ine p'tite métairie qui l'aviant.

Jh'étais toute jhénette et point encoère trop boune minnaghère, et peur coummencer ol'allé point trop beun. Jh'avis peurtant que thieuques poules, ine bique et deux oueyes, mé o suffisait grand'ment à m'occuper.

Dans le courant de l'an-née jh'avions élevé in goret, point trop grou bouneghens. E-t-ou que jhe savis point le panser, é-t-ou qu'il été pas de la boune aspèce, mé il avé quière aprofité.

Quand vint le moument de feire la thieusine de goraille, jhe nous sont trouvé beun embarrassé. Jh'avions coutume d'aller à toutes les noces de goraille dau villaghe. Jhe poussis assez beun la chansounette, jhe me fazis jhamais prié, aussi jh'étais teurjhou peurtout où ol'été question de s'amuser. Coum jhe voulions ninglighé peursoune jh'avons invité tous les vouésins.

O ol'at'été in bia festin ! Jh'avis fait ine boune sauce de pire, les boudins n'aviant pas p'té car jh'avions dit ce co fallé. Jh'avions noumé tous les gârs que jhe queneussions et qui n'en portant.

Jh'avons beun manghé, des saucisses, dau routi, dau graton. La vèye grand-mère Manette a brassé la tantouillée ine partie de la neut, sans petucher, coum à soun habitude. Les jhènes avant chanté.

Enfin ol'été beun réussi.

Au p'tit matin avant de nous thyitter, jh'avons manghé ine aut' p'tite goulée, et bu in darnier cot de vin bian.

Mé quand i l'avant été parti, jhe nous sont trouvé beun enneuyé. Le goret été si p'tit et jh'avions si beun manghé que si ol'avé pas t'été des jhambons o nous rasté presque reun.

L'an-née prochaine jhe tâcherons moéyen d'avoère in goret pu grou et jh'inviterons moins de monde.

Les Bourrins

Pierre Péronneau (Maït' Piârre)

Ine neût, jh'étais jhouqué, avec ma bourjheoise coum' de jhuste, et jh'étions benaise dans nos bâlins : jh' dormions coum' des ralirons. Tout d'in cot, jhe sentis qu'o-l'avet ine chouse pas normale. O m' fit deurdossé. Jh' m'éveillit, et jh' vouéyit in grand gâs avec in chapiâ et ine moustache grise. Jh'étais épouvanti, mais i m'a bireuillé en plissant sés euils et i m'a dit :

- O faut pas avouère pouër mon drôle, o-l' ét moué Goulebenéze, ton grand-père !

Jh'étais ébaubi :

- Si fait, jh'ai répounu, mais o m'a surpris ! O-l'ét pâ toutes les neüts qu'o-l' arrive ine afère de minme ! Qu'a-t-ou peur ton sarvice ?

- Vouélà, s'ti, amprès la yière, jh'ai fait in jhõrmau ...

- La yière ? Quelle yière ? O n'en a tant oyut, dépeux que la mourine t'a emm'né-t-aux cémentières !

- Thièle de 40, foutu sot ! En 1944, o-l'a paru le premier liméro dau « Bourrin », in jhõrmau qui d'vait parait' tous les vingt ans. Jhe l'avions fet peur défend' les intérêts des bourrins qui payant pas l'impôt !

- Vouais, et qu'êt-i d'venu thieû jhõrmau ?

- O n'en a pâ oyut d'aûte dépeux thieû temps. Et peurtant, des bourrins, m'êt-avis qu'o n'en manque pâ dans thieû pays, des groûs et des maigres, des bons et des chétis, des fins et des sots.

Et i disparut.

O l'êt pas ézit de se rendormit. O n'en a qui comptant les ouéilles, moué jh' comptis les bourrins. O n'en avét peurtout mes paur' z'enfants ! Et moué, jh'avis les oumeroles qui s'allonghiant, jh'étais d'venu coum' zeux : jh'étais in bourrin moué-tou !

Et jh' pensis à thièle histouère qui n'en finit pas : si parait qu'à Potiers, jh' zou ai lu dans dés jhõrmaux et su l'internet, o-l'at dés Bourrins qui sont pu fins que lés aûte et qu'avant décidé que les Bourrins de Saintonjhe et thielés-là dau Pouétou o l'êt « kif-kif bourricot ».



Mais in moument Beurtrand, ma jhument vouét in yève ! Jhe sont pâ de la même estamelle ! Quant jh' sont à la fouère de Parthenay, voure o y at des bestiaux qui v'nant de peurtout, n'on zou vouét qu'i sont différents. Cheû nous, en Saintonghe, jhavons le bet pu fin, jhe sont pu délicats, o-l'êt de l'avouène qualiteuse que jh' manjheons !

Et peur causer, jh' nous compeumons, mais jhe fazons pas « Hi ! Han ! » de la minme manière ! Et si vous peumét thielés baudets dau Pouétou, qui sont fiâr coum' dés jhauts pac' qu'i créyant qui sont ine race maï alégante ! Des câlins té ! I fazant sale, moun émit, avec des pouès qui descendant jhusqu'au pessa. I sembiat à thieu sot de Kiodomir, qu'a jhamais vu in fratress' de sa vie. Et beun, thielés baudets i sont pas coum' nous aûte !

O faut nous défend', jhe sont des bourrins saintonjheais, qu'avant reün à vouère avec thielés-là dau Pouétou. Jh'allons jhauthiulé dans les limougnières, nom d'in bourrin ! O faut fère ine assembyiée peur défend' nous intérêts !

Et ine dizaine de Bourrins s'avant-acantouné : des Bourrins de la côte et des îles, que jh'appelons les « Bourrins thiu salé », des Bourrins dau Pays-bas, voure qu'o n'en a maï qu'ailleurs, enfin o s' dit, de la Chérente, dau coûté de Jhamat et d'Angoulême, et otout dau pays gabaye. O l'avet des Bourrins de drète, des Bourrins de gauche, des nègues et des blancs, et minme in que les autes ap'eliant « Bourrin thiu bénit » à cause qu'o-l'êtet li qu'i-l'atteliat au corbillard, peur les enteurements, et quant le thiuré branjholét son goupillon, o l'avet teurjhou des gouttes d'ève bénite qui tombiant su son dêr.

Et amprès thièle assembyiée o faura noumé in Peursident. Oub' putout ine Peursidente, pac' que, jhe sais pâ coument o s' passe cheû les houmes, mais cheû les Bourrins, o l'êt teurjhou les fumelles qui poussant les mâles au thiu ! O l'êt peur thieû que jh' les ap'lons les « Bourriques ».

Et o faura fère dés émolés à nous Bourrins députés peur qui n'en causiant aux Chefs-Bourrins qui logheant-à Paris ... Et o faura ...



Tout d'in cot jh'entendis « Hi-han », « Hi-han », et jh' m'éveillis : o l'éte l' mistu dau vouésin Natole qui huchet. Thièl' animau, dès que l' soulail se leuve, o faut qui zou dise au monde. Minme avant les jhauts dau villajhe, qui boun' jhent n'en sont tout caunits !

Jh' décit à ma bourjheoise :

« T'â reun entendu thiète neût ? O l'at-in houme qu'a vnu dans la piace !

- Qu'et-ou que tu racontes ! Peursoune a vnu, les portes sont barrées. Hier au sèr t'â été visité la cave à thieû grand câlin d'Utrope, et vous avet athiuché m'en doute ine bouteille ou deux de vin bian ! Thièl' artoupian, i-l'êt pâ fégnant quant o faut douné ine boune bise à la coi ! ».

Jh' me grattis le calâs. O l'éte p'tête bin in rêve. O-l'êt vrai que son vin bian, à thièl' arbigheois d'Utrope, o-l'êt pâ dau poumat peuté. Et jh'en avons bu maï d'in vâre !

Mais en me r'tômant, jh'ai vu, su la tab' de neût, thieû promier liméro dau « Bourrin », et jh' peux vous acertainé, mes bons émits, qu'i y étit point le jhôr d'avant.

Jhe l' jhure.

Sans ment'rie !

Bâlins : pièce de toile de réparone (chanvre tissé très peu serré) de la taille d'un drap. Par extension bâlin, a pris le sens du drap de la langue française et a remplacé linceux devenant lentement d'un usage mortuaire, d'évocation désagréable.

Jhe dormions coum' des ralirons : on dormait à poings fermés ; les ralirons sont des rats des champs ou des campagnols ou des loirs. Dans cette expression c'est bien du loir qu'il s'agit, qui dort toute une hibernation d'un sommeil profond d'octobre à avril.

Deurdosser : frissonner.

Ébaubi : ébahi, étonné. Terme français ébaubi, ie adj. (é-bô-bi, bie). Interdit, surpris, au point de bégayer. Je suis toute ébaubie et je tombe des nues. [Molière, Tartuffe, ou l'imposteur]

Yière : guerre.

Ouëille : mouton

Oumeroles : oreilles.

Jhaut : coq.

Fratress' : coiffeur.

Jhauthiuler dans les limougnières : ruer dans les brancards.

Acantouner : se réunir sur le canton (placette du croisement) pour discuter.

Dâr : derrière.

Émolé : écrit, lettre.

Mistu : âne.

Caunit : honteux.

Athiucher : assécher, dans le sens de vider une bouteille.

Douner ine boune bise à la coi : caresser la bouteille, la coi étant une gourde faite en creusant une coloquinte. En écluser une grande partie !

Le Boutillon des Charentes

Rédacteur en chef : Pierre Péronneau (Maït' Piârre)
pperonneau@orange.fr

Conseiller : Charly Grenon (Maït' Gueurnon)

Webmaster : Benjamin Péronneau (Le fi à Piârre)

Site internet : <http://journalboutillon.com/>

Page Facebook : <https://www.facebook.com/journalboutillon>